

La Comédi@thèque

Vous m'en direz des nouvelles

Jean-Pierre Martinez

www.comediatheque.com

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr**

Vous m'en direz des nouvelles

Nouvelles à lire, à dire ou à jouer

- 1 - Un visage familial**
- 2 – Le viager**
- 3 – Illégitime défense**
- 4 – Noces de sang**
- 5 – Portrait de femme**
- 6 – Une femme honnête**
- 7 – Portrait de famille**
- 8 – Tombé du ciel**
- 9 – Ultime rendez-vous**
- 10 – Mauvais plan**
- 11 – Condamné à mort**
- 12 – Dangereuse liaison**
- 13 – Le gros lot**
- 14 – Arrêté d'expulsion**
- 15 – Kidnapping**
- 16 – Le mystère de la chambre rouge**
- 17 – Le pot aux roses**

1 - UN VISAGE FAMILIER

C'était mon dernier rendez-vous de la journée. Lorsque je l'ai aperçu dans la salle d'attente de mon cabinet, je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il portait des lunettes noires, et une écharpe masquait l'autre moitié de son visage. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un grand brûlé, tentant de cacher ainsi sa face défigurée. Hélas, dans ma clinique, je reçois tous les jours ce genre de malheureux, auxquels je m'efforce de venir en aide. Je suis chirurgien esthétique. Et je me targue de compter parmi les meilleurs spécialistes de Paris en ce qui concerne les opérations réparatrices du visage. Évidemment, parce qu'il faut bien vivre, je m'occupe aussi de rectifier, d'embellir ou de rajeunir les attributs naturels de patients tout à fait bien portants, mais désireux de mieux coller aux canons de beauté imposés par les magazines. Un créneau infiniment plus lucratif, touchant principalement une cible féminine. À tort ou à raison, les hommes éprouvent beaucoup moins que les femmes le désir de changer de tête. À moins, bien sûr, de circonstances exceptionnelles...

Ce n'est donc que lorsqu'il s'est assis en face de moi dans mon bureau, et qu'il a ôté lunettes et écharpe, que je l'ai reconnu. Son visage était parfaitement intact, et il m'apparut étrangement familier. Alfred Charlant ! Quelques semaines auparavant, la photo de cet homme, jusque là peu connu du grand public, était à la une de tous les journaux. Ce haut fonctionnaire au passé sulfureux avait été reconnu coupable dans une sombre affaire de détournement de fonds publics à grande échelle. Depuis, il était en fuite, et tout le monde le croyait déjà réfugié sous une fausse identité dans un paradis fiscal peu regardant sur la moralité de ses hôtes, pourvu que leurs comptes en banque soient bien fournis. Apparemment, l'homme, sous le coup d'un mandat d'arrêt européen, n'avait pas osé prendre le risque d'être reconnu à l'aéroport en tentant de quitter le pays. Quand on a un visage aussi médiatique, des faux papiers ne suffisent pas pour espérer passer inaperçu. C'est l'un des quelques inconvénients de la célébrité...

"Je veux changer de tête" me déclara l'homme sans autre préambule. Même si sa requête ne m'étonna guère, au vu de la situation délicate dans laquelle il se trouvait, il me fallut un instant pour répondre. "Je ne peux pas faire ça, vous le savez bien. Je me rendrais coupable de complicité en vous aidant ainsi à échapper à la police...". L'homme ne parut pas le moins du monde désarçonné. "Vous allez pourtant le faire" affirma-t-il sans sourciller. Son assurance me glaça le sang. À l'évidence, il ne plaisantait pas. "Et pourquoi vous rendrais-je ce service ?" demandai-je la voix un peu tremblante. "Parce que des amis à moi retiennent votre fils en otage" répondit-il. "Ils ne le libéreront que quand j'aurais quitté le pays. Avec sur mon nouveau passeport, la photo du visage tout neuf que vous allez me sculpter de votre main d'artiste.". Il esquissa un sourire. "Je vous laisse carte blanche, Docteur. Mais tant qu'à faire, rendez-moi plus beau pour commencer ma nouvelle vie. J'ai toujours rêvé d'avoir une tête de danseur de tango. Je veux être votre chef-d'œuvre...".

Je n'avais pas le choix et, après avoir vérifié par téléphone auprès de ma femme que les menaces d'Alfred Charlant n'étaient pas du bluff, je dus m'exécuter dans la nuit même. J'étais un peu pris de court. Généralement, mes patients veulent seulement améliorer quelques détails ça et là, en gommant au passage leurs défauts les plus grossiers. Leur but n'est pas de se réveiller avec un visage entièrement différent, au point que leurs propres mères ne puissent les reconnaître. Il me fallait donc un modèle. Dans la précipitation, c'est en feuilletant une revue en lecture dans la salle d'attente de mon cabinet que je trouvai l'inspiration pour modeler le visage de playboy latin que mon machiavélique client semblait désirer. Je lui présentai la photo découpée dans le magazine et, ayant reçu son approbation,

l'opération commença. Elle dura presque toute la nuit, mais au matin, malgré les bandelettes qui cachaient encore le nouveau visage d'Alfred Charlant, je savais que j'avais réalisé mon grand œuvre.

Après quelques jours de convalescence, un complice lui apporta un faux passeport flambant neuf, garni de la photo de sa nouvelle tête, et Alfred Charlant quitta ma clinique incognito en direction de l'aéroport. "Dès que j'aurais embarqué, quelqu'un vous fera savoir par téléphone à quel endroit vous pourrez retrouver votre fils.". À sa décharge, je dois reconnaître que l'homme tint parole.

Quant à la fin de l'histoire, c'est par le numéro suivant de ce même magazine dans lequel j'avais découpé la photo du nouveau visage d'Alfred Charlant, que j'en appris tous les détails. À peine arrivé à sa destination, que j'avais devinée être l'Amérique du Sud, puisqu'il souhaitait avoir un visage de "latin lover" pour se fondre plus facilement dans la foule, l'homme fut immédiatement appréhendé par la police des frontières. Il s'en étonna. Avec sa nouvelle identité, il était persuadé de passer inaperçu. Il cria donc au quiproquo et, pour tenter de convaincre la police de le laisser partir, il avoua qu'il avait subi une petite opération de chirurgie esthétique. Ce qui, en soit, n'est pas un crime, protesta-t-il en clamant son innocence. De là peut-être venait le fait qu'on le prenait pour quelqu'un d'autre...

Le policier qui lui passa les menottes mit fin à ses espérances de retraite dorée en lui lançant d'un ton ironique : "Une opération de chirurgie esthétique ! Tiens, on ne me l'avait jamais faite, celle-là... Eh bien la prochaine fois que tu changes de tête, évite de te faire faire le visage d'un narcotrafiquant recherché par toutes les polices d'Amérique...". Le policier, hilare, se tourna vers ses collègues. "Allez, on l'embarque. C'est Pedro Semprini. Ça fait des années qu'on essaie de mettre la main dessus. Et il espérait nous filer entre les doigts en changeant seulement son nom sur son passeport".

Pour garder un souvenir de cette aventure, j'ai soigneusement recollé la photo dans le magazine, à l'endroit où je l'avais découpée. Elle accompagnait un article annonçant la mise à prix de la tête d'un des plus gros trafiquants de drogue de Colombie.

2 - LE VIAGER

Lorsque Marc m'avait montré cette annonce, trouvée dans notre boîte aux lettres, je n'avais pas été très emballée. Acheter une maison en viager, c'était parier sur la mort. Cela ne pourrait que nous rapporter des ennuis, je le sentais. Et des ennuis, dans le passé, j'en avais déjà eu mon compte... Sans parler du fait que cette dame pouvait très bien devenir centenaire ! Elle n'était pas si âgée... Marc, mon mari, voyait les choses plus sereinement. En tant que médecin, avait-il prévu au premier coup d'œil que notre propriétaire ne ferait pas de vieux os ?

Malgré mes réticences, je finis par céder. Une vraie maison en plein Paris, avec un jardin ! C'était un rêve que nous aurions cru inaccessible. Surtout depuis l'envolée des prix de l'immobilier... Le contrat passé avec la propriétaire paraissait avantageux. Elle occuperait deux pièces indépendantes donnant directement sur le jardin, et nous laisserait l'usufruit du reste de la maison. En l'échange d'un petit capital et d'une rente à vie qui, finalement, nous reviendrait moins cher qu'un crédit sur vingt ans ou trente ans...

Nous n'avions donc aucune raison d'être trop pressés que cette brave dame disparaisse. Même si, à l'évidence, nous ne serions vraiment chez nous qu'après sa mort. Heureusement, Monique, la dame en question, était très discrète. Dès notre emménagement, mon mari devint naturellement son médecin traitant. Elle souffrait, en effet, de divers maux propres à

son âge. Mais rien de grave. Apparemment, en tout cas... Pour le reste, nous n'eûmes, hélas, guère le temps de faire sa connaissance. Quelques jours après notre arrivée dans la maison, la femme de ménage la trouva morte dans son lit...

Ce décès constituait en soi une aubaine d'un strict point de vue financier, puisque nous nous retrouvions, mon mari et moi, en moins d'une semaine, propriétaire d'un bien immobilier exceptionnel pour une bouchée de pain. Mais je n'eus pas le cœur à m'en réjouir. Je me doutais bien que cette bonne affaire ne manquerait pas d'attirer l'attention...

Ce qui devait arriver arriva. Trois jours après le décès de Monique, nous fûmes convoqués au commissariat pour répondre à quelques questions. Même si j'avais un sinistre pressentiment, je m'efforçais de rester calme. Compte tenu du contexte de cette disparition, ces soupçons étaient parfaitement légitimes.

Hélas, ce que nous apprîs l'inspecteur qui nous reçus ne nous rassura guère. L'autopsie venait de révéler que le décès de la vieille dame n'était pas dû à une cause naturelle. Elle avait succombé à une surdose de morphine. Mon mari reconnut sans difficulté avoir été le dernier le médecin traitant de Monique, mais nia lui avoir administré cette injection fatale.

Les protestations d'innocence de Marc, hélas, furent vaines. Cette vieille dame très digne n'était pas, a priori, une droguée. Il était donc peu probable qu'elle ait succombé à une overdose en s'injectant elle-même de la morphine. On ne voyait pas davantage pourquoi elle se serait suicidée par ce moyen étrange quelques jours après avoir vendu sa maison en viager...

Son médecin, en revanche, avait pu aisément se procurer de la morphine, et lui en administrer une dose mortelle sous un prétexte quelconque. Une vaccination contre la grippe, par exemple, puisque c'était la saison. Quant à l'erreur médicale, avertit l'inspecteur, elle serait difficile à plaider... puisque le décès fort opportun de cette patiente permettait à son médecin d'échapper à la rente à vie qu'il s'était engagé à lui payer...

Après le versement d'une lourde caution, je fus libérée sous contrôle judiciaire. Mais Marc resterait incarcéré jusqu'à son procès, qui ne s'annonçait pas sous les meilleures auspices... En attendant un jugement définitif, j'étais autorisée à garder la maison. Ce ne fut pas ce que je fis de mieux. Me retrouver seule dans cette sinistre demeure, cause de mon malheur, précipita ma déchéance. J'en vins moi-même à douter de l'innocence de mon mari. Je tombai dans une profonde dépression et me mis à boire...

Depuis mon accident, huit ans auparavant, ma santé, surtout psychique, était restée fragile. Ce deuxième revers était en passe de me détruire. Pourquoi le sort s'acharnait-il ainsi contre moi ? A l'époque, au volant de ma voiture, j'avais causé la mort d'un homme... Grâce au talent de mon avocat, j'avais pu échapper à une condamnation. Mais je gardais de ce drame un sentiment de culpabilité...

Privée de la présence réconfortante de mon mari, je repensai à cet homme que, par mon imprudence, j'avais lui aussi arraché à sa famille, et je décidai d'aller me recueillir sur sa tombe. Je n'y étais allée qu'une fois, à ma sortie de l'hôpital. Pendant le procès, auquel je n'avais pas eu le courage d'assister, j'étais encore en soins intensifs... C'était d'ailleurs à l'hôpital que j'avais fait la connaissance de Marc, encore interne alors, et qui s'était si bien occupé de moi...

En arrivant au cimetière, je retrouvai facilement l'endroit où était inhumé l'homme à qui j'avais malencontreusement arraché la vie. Il s'agissait d'un tombeau de famille. Je remarquai aussitôt qu'un autre nom avait été très récemment inscrit sur la pierre tombale. L'épouse de ma victime l'avait rejoint dans l'au-delà. Était-elle morte de chagrin, comme je mourrais peut-être moi-même si Marc était condamné à la prison à vie pour un meurtre qu'il n'avait pas commis ?

Soudain, mon sang se glaça. À côté du nom de cette dame figurait une photo dans un médaillon. Je la reconnus aussitôt. C'était la femme qui nous avait vendu sa maison en viager ! Elle ne s'était pas présentée à nous sous ce nom gravé dans le marbre, mais elle avait parfaitement pu reprendre son nom de jeune fille pour brouiller les pistes...

C'est alors que je compris. J'avais arraché son mari à Monique. Par ce suicide déguisé en meurtre, elle m'enlevait le mien. Elle s'était vengée de moi. Comme elle, j'étais condamnée à vivre seule, comme une veuve, dans cette sinistre maison où elle avait elle-même pleuré l'époux dont je l'avais privée...

3 - ILLÉGITIME DÉFENSE

Antoine souffrait, depuis toujours, d'une timidité presque malade. Peut-être à cause de sa petite taille et de sa silhouette un peu chétive. Il aurait tant voulu posséder, comme son ami Vincent, cette tranquille assurance qui plaisait tant aux filles de son âge. Oh, ce n'est pas qu'il pensait être un lâche ! Il n'avait pas souvent eu l'occasion de faire la démonstration de son courage, voilà tout. Et le complexe d'infériorité qui le rongait l'empêchait de nouer avec son entourage féminin des relations normales. Et plus si affinités...

Aussi, lorsque Antoine avait rencontré Jade, quelques semaines auparavant, lors d'une fête chez Vincent, il avait décidé de tout faire pour la séduire. Vincent n'avait pas pu donner à Antoine beaucoup de précisions sur cette belle jeune fille d'origine asiatique, plutôt réservée, invitée par l'amie d'une amie. Par chance, cependant, le caractère discret, pour ne pas dire effacé, d'Antoine ne semblait pas trop déranger Jade. Pendant une bonne partie de la soirée, il lui avait parlé de la thèse qu'il préparait, à sa fac de cinéma, sur l'âge d'or du western américain. Elle l'avait poliment écouté et, grisé par ce succès, il avait même osé l'inviter au cinéma...

Mais Antoine craignait que ce premier succès soit sans lendemain... Malgré son intérêt tout intellectuel pour le western, il n'avait rien d'un cow-boy, il le savait. La belle Jade se laisserait-elle vraiment séduire par un garçon à l'allure aussi peu virile ?

Antoine s'ouvrit de ses craintes à son ami Vincent, qu'il devait voir avant son rendez-vous au cinéma avec Jade. Si seulement il avait l'opportunité de montrer à cette fille de quoi il était capable... Vincent l'écouta et tenta de le rassurer. Il savait, lui, qu'Antoine, en dépit de sa timidité et de son apparence un peu efféminée, était tout sauf timoré lorsqu'il avait à faire face à un danger réel. Vincent avait d'ailleurs déjà eu l'occasion de s'en rendre compte lorsqu'un soir, dans les couloirs du métro, Antoine était parvenu à mettre en fuite, par sa seule détermination, deux voyous qui entendaient racketter son ami. Vincent était très reconnaissant de ce qu'Antoine avait fait pour lui ce soir-là, au lieu de se tenir prudemment à l'écart. Mais Jade, qui connaissait à peine Antoine, saurait-elle déceler en lui cette force de caractère trop bien cachée ?

Quelques heures plus tard, Antoine, plus tendu que jamais, retrouvait Jade devant le cinéma. Il la salua avec un air embarrassé, n'osant même pas lui faire la bise, avant d'aller prendre les billets. Comme Jade semblait aussi gênée que lui, ils n'échangèrent presque aucun mot avant que la lumière s'éteigne et que le film commence. Heureusement, Antoine avait déjà vu trois fois ce grand classique du western, car il eu beaucoup de mal à se concentrer pendant toute la durée de la séance. Il ne rêvait que d'une chose : prendre la main de Jade, posée à quelques centimètres de la sienne sur l'accoudoir. Mais il n'eut pas ce courage-là...

Lorsque la lumière se ralluma, ils échangèrent un regard embarrassé, et quittèrent la salle en silence. Antoine proposa quand même à Jade de la raccompagner jusqu'au métro. En arrivant devant la bouche, dans cette rue presque déserte à cette heure tardive, Antoine ne remarqua pas tout de suite la présence d'un homme, de dos, accoudé dans la pénombre à la balustrade. Ce n'est que lorsqu'il s'apprêtait à tourner les talons après avoir dit au revoir, et probablement adieu, à la timide Jade, qu'Antoine aperçut le visage de l'inconnu, qui venait de se tourner vers la jeune fille. Antoine vit que l'individu était cagoulé. Ce qui ne présageait rien de bon... En effet la voix de l'homme, déformée par le fait qu'il parlait à travers sa cagoule, ordonna à Jade de lui remettre l'argent qu'elle avait sur elle...

N'écoutant que son courage, Antoine rebroussa immédiatement chemin avec la ferme intention de s'interposer. Au moins, cette mésaventure lui permettrait de montrer à la belle asiatique qu'il n'était pas un lâche. Même s'il devait y laisser une ou deux dents, il ne laisserait personne faire du mal à Jade. Mais Antoine n'eut pas le temps d'intervenir. À son grand étonnement, au lieu de paniquer, la frêle Jade décocha à son agresseur un fulgurant coup de pied au menton qui l'envoya directement au tapis. Tapis qui en l'occurrence était constitué d'un dur bitume peu apte à amortir le choc. La tête du voyou heurta lourdement le sol, et il resta allongé par terre, sans connaissance.

Antoine resta pétrifié un instant. Plus que cette agression inattendue, c'était la réaction surprenante de Jade qui l'avait stupéfié. La timide jeune fille s'en expliqua d'un mot. "Je suis ceinture noire de karaté", lâcha-t-elle de sa petite voix. "Mais je ne voulais pas lui faire de mal...". Décidément plus sûre d'elle qu'elle ne le paraissait, Jade se pencha sur l'individu cagoulé pour l'examiner. "Il respire normalement, mais il est évanoui", diagnostiqua-t-elle. "Mieux vaut ne pas le toucher, au cas où il aurait une fracture du crâne. Sa tête a peut-être heurté le rebord du trottoir... Tu peux appeler les pompiers... et la police ?". Antoine acquiesça en bredouillant, et composa le premier numéro sur son portable. Jade semblait si déterminée... Décidément, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il pourrait jouer les héros...

Quelques minutes plus tard, ils entendirent une sirène se rapprocher. C'est alors que l'inconnu, reprenant connaissance, releva la tête et ôta lui-même sa cagoule, qui l'empêchait de respirer convenablement. Antoine et Jade écarquillèrent alors les yeux en reconnaissant Vincent, chez qui ils s'étaient rencontré pour la première fois ! Heureusement indemne, Vincent se frotta la tête en poussant un douloureux soupir. "Bon sang, je ne savais pas que tu faisais du karaté", lança-t-il à Jade. Jade, quant à elle, jeta un regard suspicieux vers Antoine. "Alors c'était une petite mise en scène pour m'impressionner, c'est ça ?". Antoine, qui décidément n'y comprenait plus rien, protesta confusément. Vincent vint à son secours. Il jura qu'Antoine n'était au courant de rien. "J'ai seulement fait ça pour l'aider", expliqua-t-il embarrassé. "Je pensais lui glisser un mot à l'oreille quand il serait intervenu, et puis j'aurais pris la fuite...".

"L'aider ? Eh bien c'est réussi", répondit Jade alors que le camion des pompiers, suivi de peu par une voiture de police, se garait à leur hauteur. "Maintenant, il va falloir expliquer tout ça au commissariat...".

4 - NOCES DE SANG

Au volant de sa voiture, Sandra gravissait les derniers kilomètres de la route sinueuse qui conduisait à la villa où elle espérait trouver son amant. Elle avait le cœur battant. Malgré l'interdiction formelle que lui avait faite Charles, elle n'avait pu résister à la tentation d'aller le

voir chez lui. Ou plutôt chez sa femme, puisque la superbe propriété située sur les hauteurs de Cannes appartenait à la riche veuve qu'il n'avait épousée, disait-il, que pour son argent.

Il y avait plus d'une semaine que Sandra n'avait pas vu l'homme qu'elle aimait. Depuis des mois, Charles lui promettait de quitter son épouse. Lors de leur ultime rendez-vous, il lui avait juré que cette fois, c'était pour bientôt. En attendant, Sandra devait être raisonnable et ne pas chercher à prendre contact avec lui. Mais Sandra, maîtresse délaissée, blessée dans son orgueil, n'en pouvait plus d'attendre. Il ne la prenait même plus au téléphone ! Et si c'était d'elle, dont il voulait se débarrasser en l'éloignant ainsi ? Elle devait en avoir le cœur net.

En arrivant sur le parking situé en bord de route, devant la villa, Sandra constata avec dépit que la voiture de Charles n'était pas là. Elle avait caressé l'espoir de le trouver seul à la maison... Elle aperçut en revanche le coupé sport de sa femme, garé à l'ombre d'un pin parasol. Sandra eut d'abord le réflexe de faire demi-tour. Elle craignait les conséquences d'un tête à tête avec cette mégère, qu'elle n'avait jamais vue. Mais le sort s'en mêla. Tandis qu'elle manœuvrait vivement pour repartir sans être vue, Sandra perçut un bruit caractéristique et, se penchant par la vitre ouverte, constata que sa roue avant gauche était dégonflée...

Impossible de refaire en sens inverse, avec un pneu crevé, les cinq kilomètres de route en lacets qui l'avait conduite jusque là. Quant à changer une roue sur ce parking sans attirer l'attention, il n'y fallait pas songer. Elle n'avait donc plus d'autre choix que d'affronter sa rivale.

Tandis que celle-ci, longeant la piscine, descendait vers elle pour s'enquérir de ce qui se passait, Sandra se sentit envahie par un sentiment de jalousie. Moulée dans un tailleur de grand couturier, avec ses cheveux blonds soigneusement tirés en chignon, Chantal avait certes l'air un peu sévère, mais elle ne manquait pas de classe. Était-ce vraiment là la femme acariâtre que lui avait dépeinte Charles ?

"Je ne suis pas sûre de savoir changer une roue" s'excusa aimablement Chantal. "Et mon mari n'est pas là...". Rassemblant son courage, Sandra improvisa. "Je vous remercie, mais je peux me débrouiller toute seule. Si vous m'autorisez à utiliser votre parking...". Chantal sourit. "Faites comme chez vous. D'ailleurs, j'allais sortir. Mon mari m'attend au restaurant.". Chantal ne remarqua pas le trouble de Sandra et poursuivit sur le ton de la complicité féminine. "C'est notre anniversaire de mariage, aujourd'hui...". Sandra fit un effort sur elle-même pour se dominer. "Félicitation" lâcha-t-elle d'un ton glacial. Chantal s'éloignait déjà vers la villa.

En ouvrant le coffre de sa voiture, Sandra tremblait de colère. Alors c'était comme ça que Charles se préparait à rompre avec sa femme ? Elle se sentait trahie. Humiliée. Elle saisit son cric avec des envies de meurtre, hésitant seulement sur le choix de sa victime. Elle opta pour Charles. Après tout, cette pauvre Chantal n'était pour rien dans tout cela. Quant à lui, il ne payait rien pour attendre...

Pour comble de malchance, Sandra se souvint, en apercevant la roue de secours au fond de son coffre, qu'elle avait négligé de la faire réparer suite à sa dernière crevaison, quelques semaines auparavant. Elle s'apprêtait à fondre en larmes quand une main secourable se posa sur son épaule. "Il y a des jours comme ça...", murmura gentiment Chantal avec un air compatissant. Revenue sur ses pas, l'élégante quadragénaire lui tendit un trousseau de clefs. "Je ne pars que dans un quart d'heure, le temps de changer de tenue. Je crains que cet ensemble ne soit un peu triste pour un anniversaire de mariage... Prenez ma voiture pour aller jusqu'au garage en bas. Ils vous répareront votre roue en cinq minutes."

Tandis qu'elle redescendait à vive allure, au volant du coupé sport de Chantal, la route qui serpentait jusqu'au garage, Sandra écumait de rage. Nul doute que si Charles s'était trouvé devant elle sur le bas côté, elle aurait volontiers fait un écart pour lui passer sur le corps !

La sonnerie de son portable l'arracha aux autres scénarios de meurtres qu'elle échafaudait déjà pour se venger de son amant. Saisissant l'appareil dans son sac à main, elle répondit d'un ton peu amène mais, reconnaissant la voix de son interlocuteur, elle se radoucit aussitôt. C'était lui ! Il osait la rappeler ! Plutôt que d'exploser, et de lui raconter ce qui venait de se passer, elle décida de faire comme si de rien n'était. Pour voir jusqu'où ce traître pousserait l'hypocrisie.

"Alors, ça y est ?" demanda-t-elle "Tu as quittée Chantal ?". Bizarrement, cette question ne parut pas le démonter. "Un divorce me ruinerait" avoua-t-il. "Mais j'ai trouvé un autre moyen...". "Ah, oui ?" commenta Sandra ironiquement. "Et comment comptes-tu t'y prendre ?". "J'ai rendez-vous avec elle dans un quart d'heure" dit-il. "Elle devrait déjà être sur la route...". Il marqua une pause avant de poursuivre, comme pour marquer la gravité de ce qui allait suivre. "J'ai trafiqué les freins de sa voiture" lâcha-t-il enfin. "Dans quelques secondes, elle devrait s'écraser au fond d'un ravin, et je serai enfin libre...".

Le visage de Sandra se figea, tandis qu'elle digérait l'information que venait de lui communiquer son amant. Elle avala sa salive, avant d'appuyer lentement sur la pédale... Les freins ne répondaient plus, et les pneus du coupé sport, lancé à tombeau ouvert, mordaient déjà le bord du gouffre...

5 - PORTRAIT DE FEMME

Les mains dans les poches, Jérôme descendait en sifflotant la rue de la Gaîté en direction de Montparnasse. Le quartier était encore presque désert à cette heure matinale. Jérôme s'assit à une terrasse de café et soupira d'aise. C'était dimanche, il faisait beau, et il avait toute la journée devant lui. La veille au soir, il avait accompagné Clara, sa femme, jusqu'au taxi qui devait la conduire à l'aéroport. Elle avait un rendez-vous important à New York le lundi et, pour préparer tranquillement sa réunion et y arriver en forme, elle avait préféré passer le week-end sur place. En ce moment même, compte tenu du décalage horaire, elle devait être au lit. Elle avait promis d'appeler son mari, mais il n'était pas vraiment pressé de l'entendre...

Bien sûr, Jérôme aimait sa femme. Mais un peu de liberté n'était pas fait non plus pour lui déplaire. C'est pourquoi, alors qu'il savourait son café en suivant des yeux une jolie fille qui passait, il sursauta, comme pris en faute, en entendant la sonnerie d'un portable. Il eut le réflexe de sortir le sien de sa poche, avant de se rendre compte que le bruit venait d'ailleurs. Il était pourtant le seul client assis à la terrasse. Il regarda autour de lui et ne tarda pas à apercevoir le téléphone, abandonné sur une chaise.

Jérôme hésita un instant puis, comme la sonnerie se faisait insistante, se décida à saisir l'appareil pour prendre la communication. "Allô ?" bredouilla-t-il. Ce fut une voix féminine qui lui répondit, avec un léger accent étranger. Une voix assurée mais chaude, qui le troubla. En quelques mots, la jeune femme lui expliqua qu'elle avait égaré son portable, et qu'elle appelait pour savoir si, par chance, il aurait été trouvé par quelqu'un d'assez aimable pour lui rendre.

Jérôme sourit en comprenant le bénéfice qu'il pouvait tirer de cette situation inattendue. Il était seul à Paris. Il n'avait aucun projet précis. Pourquoi ne pas se montrer galant ? Il proposa aussitôt à l'inconnue de lui ramener son téléphone chez elle. La voix sembla hésiter

une seconde, avant d'accepter, et de lui communiquer une adresse à quelques rues de là. Il n'en aurait que pour un quart d'heure, tout au plus, précisa la jeune femme. A moins que la rencontre ne se prolonge un peu, songea Jérôme avec un sourire en rangeant l'appareil dans sa poche.

En se dirigeant vers l'adresse indiquée, Jérôme, émoustillé, échafaudait déjà divers scénarios. Il lui traversa même l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'un stratagème de drague inédit. Et si la mystérieuse inconnue, embusquée quelque part, guettait les hommes seuls qui venaient s'asseoir à cette terrasse ? Elle habitait à deux pas. De son balcon, à la jumelle, elle pouvait très bien épier ce qui se passait rue de la Gaîté... Jérôme se mit à rire. Il délirait, sans doute. Mais quand bien même. Ce serait flatteur pour lui d'avoir été ainsi choisi pour tomber dans le piège de cette mante religieuse !

En arrivant devant le numéro 13, Jérôme constata qu'il s'agissait d'un atelier d'artiste. Cela lui parut de bonne augure. Il se sentait aujourd'hui l'âme un peu bohème... Il eut pourtant une dernière hésitation. Et si cette voix sensuelle appartenait à une sexagénaire au physique ingrat ? Un monstre, même, n'ayant pas trouvé d'autre moyen pour attirer les hommes dans son antre sans avoir à se montrer !

Haussant les épaules, Jérôme pressa fermement le bouton de la sonnette. Après tout, il venait seulement rapporter un téléphone perdu à sa propriétaire, rien de plus... D'ailleurs, le tableau qui s'offrit à lui lorsque la porte s'ouvrit le rassura tout de suite. Et le ramena à ses fantasmes... Drapée dans un peignoir de bain, la jeune femme blonde qui l'invita à entrer était tout sauf laide. Avec ses cheveux courts et son corps athlétique, à peine dissimulé par le tissu éponge, elle avait certes une allure plutôt sportive. Mais il était impossible de la confondre avec un garçon. Dans cette tenue, elle lui faisait plutôt penser à une nageuse olympique sortant de l'eau pour monter sur la plus haute marche du podium...

En entrant, Jérôme se rendit compte que la présumée nageuse était plutôt artiste peintre. L'atelier était encombré de toiles, et un chevalet trônait au milieu de la pièce. Afin de rassurer son hôtesse sur ses intentions, Jérôme sortit de sa poche le téléphone et lui tendit. Pour le remercier, elle lui proposa un thé, qu'il s'empressa d'accepter pour retarder l'échéance de son départ. Il n'envisageait plus comme une hypothèse crédible qu'une telle beauté eût besoin d'user d'un stratagème quelconque pour attirer les hommes chez elle. Mais il n'avait pas renoncé à profiter de l'occasion pour flirter un peu.

Tout en buvant le plus lentement possible la tasse de thé que la jeune femme venait de lui servir, Jérôme se mit donc en devoir de lui faire une cour assez maladroite, et lui proposa finalement de partager un brunch à La Coupole, la célèbre brasserie qui se trouvait au coin de la rue. La beauté androgyne le renvoya aimablement mais fermement dans ses cordes. Elle n'était pas libre. Mais de toute façon, il n'avait aucun regret à avoir. Il n'aurait eu aucune chance avec elle. Et pourquoi cela ? demanda Jérôme un peu vexé. La jeune femme sourit. Qu'il se rassure. Cela n'avait rien à voir avec son charme de mâle. Elle préférait les femmes, voilà tout...

Jérôme reçut cette information comme une douche froide. Il avait tout imaginé sauf cela. Et pourtant, certains signes auraient dû l'alerter. Tous les tableaux qui l'entouraient représentaient des personnages féminins. Nus... et parfois en couples. Il s'excusa, et l'inconnue s'amusa gentiment de son désarroi. Il ne pouvait pas savoir. Sans rancune, donc. Mais elle ne le retenait pas plus longtemps. Son... amie allait bientôt sortir de la salle de bain.

Jérôme s'efforça de faire bonne figure, et se leva pour prendre congé. A quoi bon prolonger l'entretien ? Contournant le canapé pour se diriger vers la porte, il passa devant le chevalet et ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la toile inachevée.

C'est elle ? ne pût-il s'empêcher de demander. La belle inconnue acquiesça avec un sourire. Jérôme, intrigué, regarda le portrait d'un peu plus près et son sang se glaça. Cette femme, là, sur le tableau... Il aurait juré que c'était la sienne !

6 - UNE FEMME HONNÊTE

Ça m'apprendra à être honnête ! Quand j'ai trouvé ce portefeuille par terre, dans l'établissement où je travaille, j'aurais mieux fait de le mettre à la poubelle. Ça m'aurait évité de me retrouver là aujourd'hui, au commissariat, accusée de vol ! Quand les flics m'ont interpellée pour un contrôle de routine, comme ils disent, ils ont trouvé le portefeuille dans mon sac à main... Je l'avais gardé quelques jours, au cas où quelqu'un viendrait le réclamer. Mais j'avais l'intention de le porter le lendemain aux Objets Trouvés ! Les flics n'ont rien voulu savoir. Il paraît que je suis défavorablement connue des services de police... J'ai protesté. Défavorablement, peut-être... Mais pas comme pickpocket !

En ouvrant le portefeuille, ces fins limiers ont réussi à identifier son propriétaire et à trouver son numéro de téléphone. J'aurais pu en faire autant, c'est sûr. Mais je ne suis pas de la police, moi... Je leur ai fait remarquer que je n'avais même pas touché à l'argent liquide, et j'ai poussé un soupir de soulagement. Ce brave homme, content d'avoir retrouvé son bien, allait sûrement me remercier, ou en tout cas m'innocenter...

Un inspecteur m'a dit de ne pas me réjouir trop vite. En consultant le fichier central, il venait de se rendre compte que le type avait porté plainte... pour un vol à l'arraché ! La victime venait d'être convoquée au commissariat pour m'identifier, ou non, comme son agresseur.

Je m'efforçais de rester zen. Ils ne pourraient que me relâcher après ça, puisque ce portefeuille, je ne l'avais pas volé ! Le type dirait que ce n'était pas moi, et on me ferait des excuses. Une heure après, l'inspecteur est venu me chercher et m'a emmenée dans son bureau, pour la confrontation. La victime était déjà là.

Quand j'ai vu ce vieux monsieur très digne, accompagné de sa femme, ça a fini de me rassurer. Ça se voyait tout de suite que ce n'était pas le genre à envoyer une innocente en prison. D'ailleurs, il me semblait déjà l'avoir vu quelque part. A mon travail, peut-être. Mais je vois défiler tellement de monde...

"Eh ben, vas-y, dis-leur que c'est elle !" lui lança son épouse d'un ton autoritaire. Cette entrée en matière me refroidit un peu. Heureusement, le brave homme ne paraissait pas aussi affirmatif, et s'embrouillait un peu dans ses explications. Il ne se souvenait plus très bien... Il faisait noir...

L'inspecteur, intrigué l'interrompt. "Noir ? Vous avez déclaré que le vol avait eu lieu en pleine après-midi !" Il ajouta sur un ton ironique : "On n'a signalé aucune éclipse ce jour-là...". Le vieux monsieur semblait de moins en moins à l'aise. "Oui, excusez-moi. Je veux dire que tout cela s'est passé très vite. Quoi qu'il en soit, cette personne n'est pas mon agresseur...".

L'inspecteur, hélas, était du genre coriace. " J'espère que vous ne mentez pas dans le seul but de permettre à une jolie femme d'échapper à la justice ?". L'homme, de plus en plus embarrassé, jeta un regard inquiet vers son épouse, et finit par avouer. "Écoutez, c'est avant, que j'ai menti.". Sa femme le fusilla du regard, mais il poursuivit malgré tout. "On ne m'a pas volé ce portefeuille. Je l'ai perdu...".

L'inspecteur prit le temps de digérer cette information, avant de répondre d'un ton sévère. "Cela s'appelle une dénonciation frauduleuse. C'est très grave, vous savez ? Vous pourriez être poursuivi... Pourquoi ce mensonge ?".

Le respectable vieillard, un peu perdu, avança une explication. "Quand j'ai raconté à mon épouse que j'avais perdu mon portefeuille, elle m'a conseillé de le déclarer volé. C'était plus simple, pour le remboursement par l'assurance, vous comprenez ?". Sa femme confirma ces dires à contrecœur. Il était de toute façon trop tard pour nier. "Je pensais que la personne qui trouverait le portefeuille le garderait pour elle" expliqua-t-elle pour tenter de se justifier. "Et puis je croyais que la police avait autre chose à faire que de s'occuper d'un petit vol comme ça..."

Cette mauvaise foi acheva d'irriter l'inspecteur. "Hélas pour vous, il reste quand même des femmes honnêtes. Et la police fait parfois bien son travail...". Tandis que l'homme, penaud, regardait ses chaussures, l'inspecteur se pencha à nouveau sur la déclaration de vol rédigée par la prétendue victime quelques jours auparavant. "Je vous épargnerai les poursuites judiciaires pour cette fois" fit l'inspecteur magnanime. "Mais une dernière chose m'intrigue. Vous avez déclaré que ce vol imaginaire avait eu lieu dans la rue à Vincennes, où vous résidez. Or cette jeune femme l'a retrouvé, absolument intact, sous une banquette de l'établissement où elle travaille, dans le neuvième arrondissement de Paris. Il n'est pas arrivé là par hasard. Aviez-vous des raisons particulières de mentir aussi sur le lieu où vous avez perdu votre portefeuille ?".

L'épouse revêche jeta un regard étonné vers son mari, attendant visiblement elle aussi une explication. Comme l'homme, cramoisi, ne répondait pas, l'inspecteur se tourna vers moi et reprit, impitoyablement. "Pourriez-vous nous rappeler, chère Madame, dans quel genre d'établissement vous travaillez, et quelle est votre profession ?".

Malgré les conséquences conjugales désastreuses que je prévoyais pour ce pauvre homme, je fus obligée de répondre. "Ben... Je suis strip-teaseuse dans un cabaret de Pigalle."

7 - PORTRAIT DE FAMILLE

La première chose que vit Fabrice, en entrant dans cette maison où il n'était plus venu depuis des mois, fut le portrait de sa grand-mère, accroché dans le vestibule. Son cœur se serra. Quelques jours avant l'anniversaire de ses quatre-vingts ans, Mamie Angèle, qui paraissait pourtant en pleine santé, avait succombé à une attaque cardiaque. Heureusement, elle n'avait pas souffert. Elle était morte paisiblement pendant son sommeil...

Lorsqu'il était enfant, Fabrice avait souvent passé les vacances scolaires chez sa grand-mère maternelle. Il gardait, notamment, un souvenir ému des lundis de Pâques dans cette ferme du Val d'Oise. Ce jour-là, Mamie Angèle cachait un peu partout, dans la maison et le jardin, des friandises enveloppées dans du papier doré ou argenté. La propriété n'était pas si grande, mais elle le paraissait aux yeux d'un enfant habitué à vivre à Paris dans un petit trois pièces. Et la ferme offrait tant de cachettes ! Lapins et œufs en chocolat venaient se cacher parmi les vrais dans le clapier et la basse-cour de Mamie Angèle.

Avec un air malicieux, Angèle avait souvent raconté à son petit-fils que la maison recélait un véritable trésor, trop bien dissimulé celui-là pour être trouvé facilement, et dont il hériterait à sa mort. Mais en attendant, il fallait que cela reste un secret entre eux ! Il ne devait en parler à personne, pas même à ses parents. Mamie Angèle, en effet, ne s'entendait guère avec son gendre. Et pour cette raison, elle était aussi en froid avec sa fille, la mère de Fabrice.

Hélas, Angèle était morte subitement, sans avoir eu le temps de révéler à son petit-fils la cachette de son présumé magot. Suite à ce décès, les parents de Fabrice avaient hérité de

la maison. Après avoir longuement hésité, Fabrice avait parlé à sa mère du trésor de Mamie Angèle. A sa grande surprise, elle n'avait pas éclaté de rire.

Avant la guerre, raconta-t-elle à son fils, Angèle avait une certaine fortune qui lui venait de sa famille. A la libération, l'argent s'était envolé... On avait toujours pensé que les allemands l'avait dépouillée, comme c'était arrivé souvent avec les déportés. Mais on n'avait jamais osé l'interroger sur ce point, à son retour des camps. Et elle n'en avait jamais parlé à personne. Elle avait gardé de cette période de persécution une méfiance malade, et un culte du secret. Elle semblait craindre encore que les nazis ne reviennent un jour... Alors pourquoi n'aurait-elle pas caché un magot quelque part ? À moins qu'elle n'ait tout simplement inventé cette histoire pour amuser son petit-fils...

Quoi qu'il en fût, les recherches entreprises après la mort de la grand-mère étaient restées vaines. Et les parents de Fabrice s'étaient résolus à vendre cette vieille ferme, dont ils ne savaient que faire, et qui menaçait de tomber en ruine. Dans une semaine, la maison changerait de propriétaire. Et avec elle le supposé trésor de Mamie Angèle.

Fabrice, chargé d'emporter les quelques objets de valeurs restés dans la maison avant la venue du vide grenier, passa rapidement en revue les différentes pièces de la maison. Il n'y avait là rien à emporter que des souvenirs. Les pauvres meubles de Mamie Angèle étaient tous rongés par les vers...

Comme il s'apprêtait à sortir, le regard de Fabrice tomba à nouveau sur le portrait de sa grand-mère, dans son cadre doré. S'il devait emporter une seule chose, ce serait cela. Il s'approcha du tableau pour le regarder de plus près. Il avait toujours vu cette peinture, visiblement très ancienne, accrochée à cet endroit, solidement fixée contre le mur du vestibule. Une idée folle lui traversa subitement la tête. Et si cette toile était l'œuvre d'un grand-maître ?

De nombreux peintres impressionnistes avaient séjourné dans la région au début du siècle dernier. Mamie Angèle aurait très bien pu rencontrer l'un d'entre eux à ses débuts, alors qu'il tirait encore le diable par la queue, et lui commander un portrait pour une bouchée de pain. Voire même, à proprement parler, en l'échange d'un bon repas chaud. Et si c'était cela le trésor de Mamie Angèle ? Elle avait sans doute deviné que si son petit-fils devait garder une seule chose d'elle, ce serait ce portrait...

Tout en se prenant à espérer, Fabrice éprouva un scrupule. Ce serait un crève-cœur de devoir vendre cette toile. C'était tout ce qui lui restait de sa grand-mère, et les souvenirs n'ont pas de prix. Mais cela n'engageait à rien de la faire expertiser.

Le lendemain, à la même heure, l'expert avec lequel Fabrice avait pris rendez-vous sonnait à la porte. Fabrice le fit entrer dans le vestibule et lui montra le tableau. Sans un mot, l'expert se pencha sur le portrait, et l'examina attentivement. Aucune signature n'était apparente, mais un spécialiste comme lui reconnaîtrait au premier coup d'œil l'œuvre d'un grand-maître. L'authentification officielle ne serait ensuite qu'une formalité...

Fabrice avait le cœur battant en attendant le verdict de cet homme de l'art. Ce dernier releva la tête, ôta ses lunettes de presbyte, et le regarda dans les yeux. "Alors ?" demanda Fabrice plein d'espoir...

"Je suis formel" lâcha l'expert sur un ton péremptoire. "Cette toile, bien qu'ancienne, est l'œuvre d'un amateur. Sa valeur ne saurait être qu'affective". Bizarrement, Fabrice se sentit presque soulagé. Il n'aurait donc pas à se poser de problème de conscience. Ce portrait n'ayant aucune valeur marchande, il n'aurait d'autre choix que de le garder. En mémoire de sa grand-mère. La malicieuse Angèle s'était bien moqué de lui ! Il s'agissait en quelque sorte d'un trésor symbolique...

Revenant à la réalité, Fabrice fut surpris, cependant, de voir que l'expert se penchait à nouveau vers le tableau. Avait-il un repentir ? Allait-il lui annoncer qu'il s'était trompé, finalement, et que cette peinture était un authentique chef-d'œuvre ? Mais l'expert, à présent, semblait plutôt intrigué par le lourd cadre doré fixé dans le mur. Il était peut-être surpris de constater que, contrairement à tous les meubles en bois de la maison, il n'était pas rongé par les vers...

L'expert se tourna enfin vers Fabrice, et confirma son premier jugement. "Cette toile est définitivement une croûte. Mais je peux vous certifier, en revanche, que son cadre est en or massif !".

8 - TOMBÉ DU CIEL

Depuis près d'un an qu'elles travaillaient ensemble comme vendeuses, dans cette parfumerie de la galerie marchande de l'aéroport de Roissy, Mélanie Dubois et Sandrine Lemoine entretenaient des relations orageuses. Mélanie reprochait à sa collègue de manquer d'ambition, surtout avec les hommes, en se satisfaisant d'avoir pour fiancé un simple bagagiste. Mélanie, pour sa part, visait plus haut. Hélas, le prince charmant tardant à venir se prendre dans ses filets, la belle arriviste restait célibataire depuis des mois...

Sandrine avait bien proposé à Mélanie de lui présenter son frère Jean-Luc. Mais Mélanie avait décliné cette proposition jugée indigne d'elle. Jean-Luc, un copain du fiancé de Sandrine, n'était comme lui qu'un "petit" bagagiste sans avenir... Sandrine, évidemment, n'appréciait guère le mépris que lui dispensait sa collègue à longueur de journée.

Ce jour-là, cependant, le destin semblait enfin sourire à Mélanie... Dès qu'il était entré dans la boutique, elle avait su que c'était lui ! Oui, sanglé dans son uniforme de pilote de ligne, grand, beau et le teint légèrement hâlé, il avait tout du prince qu'elle attendait depuis si longtemps...

Plus miraculeux encore, le coup de foudre paraissait réciproque. Tandis que l'homme lui demandait conseil pour le choix d'un parfum prétendument destiné à sa mère, Mélanie sentit aussitôt qu'elle ne le laissait pas indifférent. Cette fois, elle était certaine que c'était un gros poisson qui mordait à l'hameçon, et mit tout en œuvre pour le ferrer en douceur. Tout en laissant bien sûr à son prince l'illusion d'avoir l'initiative, Mélanie fit si bien que, osant se lancer, celui-ci l'invita à dîner.

Il était près de 20 heures. Le magasin allait fermer. Mélanie hésita un instant. En acceptant d'un inconnu cette invitation impromptue, elle risquait de passer pour une fille facile. D'un autre côté, en le laissant filer, elle pouvait craindre de ne jamais le revoir. Son métier devait le conduire aux quatre coins du monde. Il se passerait peut-être des semaines avant que ses plannings de vols le ramènent à Roissy. Et aurait-il alors encore envie de solliciter le bon vouloir d'une vendeuse qui l'aurait éconduit ?

Un coup d'œil vers Sandrine acheva de convaincre Mélanie. De loin, sa collègue avait observé la scène avec un mélange de curiosité mal dissimulée, de réprobation secrète, et peut-être d'envie... Non, décidément, se dit Mélanie, pas question de perdre une telle occasion !

Ce dîner fut pour elle un enchantement. Ne pouvant s'éloigner de Roissy, d'où il devait repartir au matin vers une destination lointaine, le beau pilote invita Mélanie dans un des restaurants de l'aéroport. Ce n'était certes pas un établissement gastronomique, mais pour Mélanie, un repas avec lui dans un self aurait valu le meilleur des festins. Sous le charme,

elle en oubliait presque qu'en acceptant cette invitation, elle avait d'abord pour objectif de trouver un bon parti.

Malgré une légère maladresse due sans doute à sa timidité, son soupirant se montra séducteur. Le repas passa comme un rêve. Le vin était excellent. Et elle en oublia même de lui demander son prénom.

Au moment de se quitter, c'est elle qui lui proposa de prendre un dernier verre au bar de l'hôtel où il avait réservé une chambre en prévision de son départ matinal. Il accepta, bien sûr, mais elle éprouva une petite déception en croyant lire dans son regard l'ombre d'une hésitation. Pour tous deux, cependant, il était déjà impossible de se ressaisir. Le premier baiser qu'ils échangèrent dans un recoin discret du hall acheva d'enflammer leurs sens, et c'est du minibar de la chambre qu'il sortit la bouteille de champagne destinée à célébrer leur rencontre.

Jetant aux orties tous les principes rigoureux qu'elle s'était fixés pour dénicher un mari fortuné, c'est Mélanie qui entraîna son amant vers le lit. Certes, elle s'était toujours promis de ne pas se donner le premier soir. Mais cette fois, c'était différent. Elle était vraiment amoureuse...

A l'évidence, il en avait envie tout autant qu'elle. Mais quelque chose semblait le retenir. Il avait, disait-il quelque chose à lui avouer... Cela ne la surprit qu'à moitié. Ce conte de fée était vraiment trop beau. Il y avait forcément un lézard quelque part. Et puis, toute la soirée, elle avait perçu chez lui une gêne croissante, à mesure que les choses se précisaient entre eux. Était-il déjà engagé ? Marié ? Condamné par la médecine ? Impuissant, visiblement pas... Elle lui clôt la bouche d'un baiser. Elle préférait ne pas savoir. Pas tout de suite. Et il n'eut pas la force d'insister.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, il n'y avait plus personne à côté d'elle dans le lit. Et voilà, se dit-elle le cœur serré. Sans un mot, il était reparti. Retrouver sa femme, probablement. Elle ne le reverrait pas, et ne connaîtrait même jamais son nom. Sandrine aurait beau jeu, tout à l'heure, au magasin, de lui faire la leçon. Mais de cela, maintenant, elle s'en moquait. Quelle que fût l'identité de cet adorable inconnu, elle aurait seulement voulu le tenir une dernière fois dans ses bras...

C'est alors qu'elle entendit dans la salle de bain le crépitement de la douche. Son regard parcourut la pièce et elle aperçut, jeté sur une chaise, l'uniforme de pilote, passablement froissé... Elle en éprouva aussitôt un immense soulagement.

Comme si elle craignait de voir son amant disparaître à nouveau au cas où elle se rendormirait, elle se leva d'un bond pour ouvrir les rideaux. La lumière envahit la chambre. Elle se proposa ensuite de mettre l'uniforme sur un cintre. N'avait-il pas dit qu'il devait repartir le matin même aux commandes de son avion ? Que penseraient ses charmantes hôtesse en le voyant ainsi fripé ?

Mélanie saisit la veste, un peu élimée aux manches, ce qu'elle n'avait pas remarqué la veille au soir dans le feu de l'action. C'est alors que quelque chose tomba de la poche intérieure. Un passeport... Elle avait eu si peur de ne jamais connaître le nom de son beau pilote, qu'elle ne résista pas à la curiosité.

Son sourire se figea tandis que les informations inscrites sur le document lui révélaient la véritable identité de son prince charmant. Jean-Luc Lemoine, le frère de Christelle ! Bagagiste de son état... Au revers de la veste était cousu un écusson : l'enseigne d'une boutique de location de déguisements pour bals costumés.

C'est alors que Jean-Luc sortit de la salle de bain, en tenue d'Adam, un sourire embarrassé sur les lèvres...

9 - ULTIME RENDEZ-VOUS

A l'aube de la cinquantaine, la célèbre actrice Sandra Norman était déjà en passe de devenir un mythe vivant. Pourtant, elle sentait que le déclin de sa carrière, et donc de sa vie, était amorcé. Alexis Orlov, son réalisateur fétiche, qui était aussi son amant, venait de lui préférer, comme vedette de son prochain film, une starlette à peine sortie du conservatoire. Bien sûr, Sandra n'avait plus l'âge de jouer les jeunes premières. Mais elle acceptait mal de se voir désormais cantonnée aux rôles de mères de familles ou d'épouses délaissées. Elle qui n'avait incarné jusqu'alors à l'écran que des femmes fatales et qui, sacrifiant tout à son métier, n'avait même pas pris le temps de faire un enfant. Très déprimée, Sandra s'était mise à boire. Sur son visage, les ravages de l'alcool s'ajoutaient maintenant aux outrages du temps. Alexis, peu à peu, s'éloignait d'elle, supportant de plus en plus mal les sautes d'humeurs de la star, liées à ses excès de boissons. Le moment était-il venu, pour Sandra, de tirer sa révérence ?

Ce soir-là, elle avait donné rendez-vous à son amant dans la suite luxueuse qu'elle occupait au dernier étage d'un palace, lors de ses séjours à Paris. Comme il fallait s'y attendre, la conversation avait vite tourné à la dispute. A l'issue d'une ultime empoignade, elle avait asséné à Alexis, avec la statuette du dernier Oscar qu'il lui avait permis de remporter, un coup d'une telle violence, qu'il s'était effondré sans connaissance sur le lit. Lui aussi avait pas mal bu au cours de la soirée. A présent, il semblait respirer paisiblement. Elle ne s'inquiéta pas outre mesure, et jugea préférable de le laisser dormir...

Dans le miroir du salon, Sandra examina sans indulgence son visage gonflé par les larmes. Elle était méconnaissable. Impossible, dans cet état, de se rendre, comme promis, au gala de soutien organisé par Parents du Monde, l'association d'aide aux orphelins qu'elle patronnait pour se donner bonne conscience. Mais elle ne se sentait pas non plus le courage d'affronter les paparazzis qui, inévitablement, la prendraient en chasse dès sa sortie de l'hôtel pour la traquer sans merci où qu'elle aille.

Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, Sandra demanda à Caroline, sa femme de chambre, de s'installer à sa place dans la limousine qui devait la conduire jusqu'au grand théâtre parisien où le gala devait avoir lieu. Caroline avait à peu près la même taille que Sandra. Pour tromper les photographes, elle emprunterait aussi les vêtements ainsi que le chapeau à voilette de la star et, après un petit tour dans Paris, le chauffeur la raccompagnerait chez elle.

Tout se passa comme prévu. Telle une meute de lévriers sur un champ de course anglais, les paparazzis en motos se lancèrent à la poursuite du leurre qu'on leur proposait. Pendant que Sandra s'éclipsait par la porte arrière du palace, où l'attendait le taxi qui devait la conduire à l'aéroport. Destination Venise où, incognito, Sandra avait décidé de noyer son chagrin pendant quelques jours dans les vapeurs du carnaval.

Sandra arriva sans encombre dans la Cité des Doges, où elle descendit dans un hôtel discret sous un nom d'emprunt. Pendant la journée, elle restait terrée dans sa chambre à dormir, à fumer et à boire. La nuit tombée, elle se mêlait à la foule masquée du carnaval de Venise. Enivrée par cette ambiance irréelle, elle reprenait parfois le goût de vivre. Mais à chaque aube, tandis qu'elle longeait en titubant un canal désert pour regagner son hôtel, il lui prenait l'envie de se laisser glisser dans ses eaux noires pour en finir. Elle comprit vite que la fuite n'était pas la solution, et décida de regagner Paris.

Dans l'avion, impossible de mettre la main sur un journal français. Malgré l'heure matinale, elle avala quelques whiskys et s'assoupit. Elle fut réveillée une heure plus tard par la voix de

l'hôtesse, qui annonçait la descente vers Orly. Le passager qui était assis à côté d'elle la regardait d'un drôle d'air, sans doute impressionné d'avoir fait le voyage en compagnie de la célèbre Sandra Norman. Et peut-être aussi un peu choqué de la voir ainsi, sans maquillage et déjà passablement alcoolisée, si différente de l'image flatteuse que présentaient d'elle les magazines sur papier glacé.

Après avoir récupéré ses bagages, elle se dirigea vers la sortie. Là encore, elle croisa quelques regards appuyés, qui la décidèrent à faire halte dans les toilettes de l'aéroport pour se refaire une beauté. Elle prit ensuite un taxi pour regagner Paris. Le chauffeur ne se retourna même pas vers elle lorsqu'elle lui annonça la destination de la course. Elle préférait encore cette indifférence à la curiosité malsaine des badauds.

Avant toute chose, elle voulait avoir une dernière explication avec Alexis. On ne quittait pas Sandra Norman. Pas question de voir son amant la délaisser peu à peu. Elle prendrait l'initiative de rompre. Alexis occupait un vaste loft rénové dans le 20ème arrondissement. Avenue de la République, le taxi se trouva pris dans un embouteillage, et elle décida de continuer à pied. Cela lui permettrait de se dégriser un peu, et de peaufiner son discours de rupture...

Il y avait foule devant le Père-Lachaise. Le tout Paris semblait s'être donné rendez-vous là. Tous les CRS de la capitale également. Deux d'entre eux l'aperçurent et échangèrent quelques mots à voix basse, comme pour s'assurer que c'était bien elle avant de l'interpeller. Soudain envahie d'un sinistre pressentiment, Sandra se fondit dans la foule pour leur échapper... Un horrible doute lui traversait l'esprit. Et si c'était Alexis qu'on enterrait ? Aurait-il succombé au formidable coup qu'elle lui avait porté à la tempe ?

Cette tragique hypothèse trouva un début de vérification lorsque, passant devant un kiosque, le regard de Sandra tomba sur la Une d'un magazine. Une photo d'Alexis, en sa compagnie, au temps où le récit de leurs amours orageuses nourrissait la presse à scandale... Elle acheta la revue et alla se réfugier dans l'arrière salle obscure d'un café pour pouvoir la lire à l'abri des regards indiscrets. Les gros titres parlaient, en effet, d'un drame...

Elle en apprit tous les détails en parcourant l'article : la limousine accidentée, le chauffeur dans le coma, la passagère carbonisée... Tous les journaux présentaient Sandra Norman comme morte, et annonçaient ses funérailles pour le matin même !

10 - MAUVAIS PLAN

Maurice n'avait jamais eu de chance. Il était né sous une mauvaise étoile et, depuis, tout allait toujours de travers. Le récit de son enfance malheureuse lui permettait d'ailleurs d'amadouer les juges lors de ses fréquents passages au tribunal, pour rendre compte des petites combines et menus trafics dont il vivait. Autant de délits mineurs qui le ramenaient inmanquablement à la case prison. Les plans élaborés par Maurice, en effet, finissaient toujours par mal tourner. Sa déveine était devenue si légendaire que ses gardiens, à la maison d'arrêt, l'avaient surnommé Momo La Poisse...

Cette fois, pourtant, Momo avait tout prévu. Pour son prochain braquage, il avait jeté son dévolu sur le bureau de poste de la petite ville où il avait passé son enfance. Il ne risquait pas d'y être reconnu, car il n'avait plus remis les pieds dans cette bourgade depuis ses dix-huit ans. Depuis cette sale journée où sa mère, furieuse d'apprendre son premier larcin au supermarché du coin en découvrant son butin caché sous son lit, l'avait elle-même dénoncé à la police dans l'espoir de le ramener dans le droit chemin...

En vain. Peu de temps après, Maurice avait quitté le domicile familial afin de poursuivre ailleurs sa carrière chaotique de petit malfrat. Et il n'était plus jamais retourné dans sa ville natale.

Mais aujourd'hui, pour Maurice, revenir sur le lieu de son premier délit présentait un avantage capital. Il connaissait bien la configuration du bureau de poste où, adolescent, il avait effectué un stage d'été. Cette familiarité avec l'endroit lui faciliterait la tâche. La veille, discrètement, il avait effectué une petite reconnaissance en allant acheter un carnet de timbres. Rien n'avait changé. Les locaux étaient toujours aussi vétustes. Et les systèmes de sécurité aussi désuets. Pas même une caméra de surveillance en état de fonctionner.

Grâce aux dépôts des nombreux commerces du bourg, pourtant, le coffre-fort était probablement toujours aussi bien garni en fin de journée. Le camion chargé de récolter les fonds passait vers 18 heures. En braquant le bureau de poste juste avant la fermeture, Maurice pouvait espérer repartir avec un butin confortable.

Garé devant la poste en attendant de passer à l'action, Momo jubilait déjà à l'idée de lire le lendemain, dans le journal local, le récit de ses exploits. Anonymes, bien sûr. Si tout allait bien, en tout cas... Hormis les quelques dizaines de milliers d'euros qu'il empocherait, ce serait pour lui une sorte de revanche sur le destin.

Maurice regarda sa montre. 17 heures 30. C'était le moment d'y aller. Un quart d'heure lui suffirait pour ramasser l'argent et filer avant l'arrivée du fourgon. Il descendit de voiture et se dirigea sans hâte vers l'entrée de la poste. Juste avant de passer la porte, il rabattit sa cagoule sur son visage et sortit de la poche de son blouson le pistolet qui lui servirait d'argument décisif pour obtenir le contenu du coffre. L'arme n'était pas chargée, mais lui seul le savait. En cas de pépin, la facture serait moins lourde... Mais cette fois, il n'y aurait pas d'anicroche. Il avait tout prévu.

En entrant, Maurice vit que de nombreux clients se trouvaient encore à l'intérieur du bureau de poste. A tel point que, dans un premier temps, personne ne remarqua la présence de cet inquiétant individu cagoulé et armé. Pour signaler sa présence, et clarifier ses intentions, Momo cria : "C'est un hold-up ! Tout le monde à plat ventre !".

Frappé de stupeur, tous les clients s'exécutèrent dans un même mouvement tandis que, derrière leur guichet, les trois employés restaient figés sur leur siège. "Les mains en l'air !" hurla Maurice pour éviter que l'un d'entre eux n'appuie sur le bouton d'alarme directement relié au commissariat.

Les employés obéirent docilement. Maurice baissa le rideau de la porte vitrée donnant sur l'extérieur, afin que les passants ne voient pas ce qui se déroulait dans le bureau de poste, et pour dissuader tout retardataire d'y pénétrer à quelques minutes de la fermeture.

Jusque là, tout va bien, pensa Maurice avec satisfaction. Il s'approcha du plus âgé des trois employés et pointa son arme sur lui. "Tu as une minute pour mettre le contenu du coffre dans un sac et me le donner !". L'homme était proche de la retraite. Maurice savait qu'il ne jouerait pas les héros. De fait, il fit ce que son agresseur lui demandait sans opposer la moindre résistance.

En moins d'une minute, Maurice avait à la main un sac plein de billets. Il ne prit pas le temps de les compter, mais à en juger par le poids, il devait y avoir une belle somme. Restait à quitter les lieux sans que le personnel de la poste ne déclenche aussitôt l'alarme. Mais Maurice avait aussi prévu cela...

Parmi tous les clients couchés face contre terre, il en choisit un au hasard afin de l'emmener en otage pour couvrir sa fuite. "Toi, tu viens avec moi" lança-t-il au malheureux otage. Maurice ajouta aussitôt à l'intention des employés. "Si vous ne voulez pas qu'il y ait du

grabuge, attendez cinq minutes pour prévenir la police !". Pétrifiés, les employés opinèrent, et Maurice se dirigea vers la porte en entraînant son otage.

Avant de franchir la porte pour sortir, Maurice prit soin d'ôter sa cagoule, pour ne pas attirer l'attention des passants, et remit son pistolet dans la poche de son blouson. De toute façon, cette prise d'otage n'était destinée qu'à impressionner le personnel de la poste, et lui donner le temps de filer en voiture.

Dès qu'il fut dans la rue, Maurice comprit que les choses ne se passeraient pas exactement comme prévu. Une contractuelle zélée, carnet à souche à la main, tournait autour de la voiture de Momo, qu'elle s'apprêtait à verbaliser pour défaut de stationnement...

Rien n'était encore perdu. Maurice décida d'abandonner son véhicule. Il s'enfuirait à pied, et reviendrait quelques jours plus tard récupérer sa voiture. Avec le magot qu'il avait dans son sac, il pouvait bien payer une petite contravention. Il ne risquerait pas d'être reconnu. Personne n'avait vu son visage dans le bureau de poste. Et même à présent qu'il avait ôté sa cagoule, son otage, tremblant de terreur, gardait la tête baissée vers le sol, visiblement au bord de l'évanouissement. Ah non, pas question de flancher ! En s'écroulant ainsi en pleine rue, l'otage allait immédiatement attirer sur eux l'attention des passants. Et notamment celle de la contractuelle, qui ne se trouvait qu'à quelques mètres.

Maurice s'apprêtait à prendre le large en plantant là la personne qu'il tenait fermement par le bras, quand il entendit une voix forte l'interpeller. "Momo ? C'est toi !".

Sidéré, Maurice se tourna enfin vers l'otage. Dans le feu de l'action, il n'avait pas pris le temps de regarder le visage de cette femme. Et ce qu'il vit lui glaça le sang...

Là, en face de lui, le fusillant d'un regard réprobateur, c'était... sa mère !

11 - CONDAMNÉ À MORT

Une condamnation à mort ! Voilà comment Edouard avait reçu le diagnostic que venait de lui asséner le Docteur Baupin, après qu'il l'eut prié de lui dire la vérité sans détours. Parmi le flots de termes médicaux incompréhensibles dont venait de l'abreuver le médecin, il n'en avait retenu que quelques uns : tumeur inopérable, pronostic vital, soins palliatifs... Il avait immédiatement traduit : aucun espoir, lente agonie, déchéance inéluctable... Certes, les maux de têtes répétés dont il souffrait depuis quelques semaines aurait dû l'alerter. Mais comment aurait-il pu deviner, quand il s'était enfin décidé à consulter un médecin sur les conseils de Julia, sa femme, que son sort était déjà scellé ?

"Combien ?" avait-il seulement demandé pour clore l'entretien. "Six mois" avait répondu le spécialiste. "Un an, tout au plus". Juste de quoi mettre mes affaires en ordre, et ma femme à l'abri de tout souci financier, avait pensé Edouard. Avant de quitter le cabinet, pourtant, il exigea du médecin une promesse. Pas un mot à quiconque, même pas à Julia. Il se chargerait lui-même, en temps voulu, de lui annoncer la chose. Le Docteur Baupin, presque offusqué, le rassura sur ce point. De toute façon, il était tenu par le secret médical.

En rentrant chez lui, Edouard fit tout pour donner le change à sa femme. Il lui annonça que ses migraines n'étaient dues qu'au surmenage, qu'elles passeraient avec les nouveaux médicaments que lui avaient prescrits le Docteur Baupin. Julia parut le croire et, pour célébrer ces nouvelles rassurantes, il l'invita au restaurant. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu sa femme aussi gaie. Pourtant, malgré la bonne humeur inhabituelle qu'il s'efforça lui-même de déployer ce soir-là, il savait que ces quelques instants de bonheur seraient les derniers.

Dans les jours qui suivirent, à l'insu de Julia, il régla toutes les affaires courantes, et rédigea avec son notaire un testament qui permettrait à sa jeune veuve de disposer sans délai de toute sa fortune. Pas question de laisser à ses enfants, avec lesquels il était brouillé depuis son récent remariage, l'espoir d'hériter d'une partie, aussi infime fût-elle, de l'imposant patrimoine qu'il laisserait derrière lui. Julia était intelligente mais, n'ayant jamais eu à travailler, il ne l'imaginait pas subvenir elle-même à ses besoins. Pour lui éviter tout tracas, il alla jusqu'à souscrire une convention obsèques, qui la déchargerait du fardeau de l'organisation d'un enterrement.

Pour le reste, sa religion était faite. Pas question d'attendre que la maladie qui le rongait le réduise peu à peu à l'état de légume, incapable de prendre la moindre décision. Par une volonté de fer, il avait maîtrisé son destin pendant toute sa vie. Il voulait aussi pouvoir choisir sa fin. Une fin qu'il voulait digne. Et vu les circonstances, il ne voyait qu'une porte de sortie.

Quelques jours plus tard, il s'arrangea pour envoyer Julia passer le week-end dans leur maison de campagne, en Sologne. Il devait la rejoindre le dimanche. Edouard embrassa une dernière fois sa femme, comme si de rien n'était, mais avec une tendresse un peu plus appuyée qui aurait dû l'inquiéter. Il regarda partir la voiture, puis il alla dans son bureau se tirer une balle dans la tempe avec le revolver qu'il conservait jusque là inutilement dans son coffre, depuis des années, pour protéger sa famille d'éventuels malfaiteurs. Comment aurait-il pu se douter, lorsqu'il avait acheté cette arme, qu'elle ne ferait d'autre victime que lui-même ?

Ce fut la femme de ménage qui, le lendemain matin, découvrit le corps inanimé d'Edouard, baignant dans une mare de sang. C'était d'ailleurs pour éviter à Julia ce terrible spectacle qu'il l'avait éloignée. Ultime preuve d'amour...

Sur le bureau, bien en évidence, il avait laissé une lettre pour elle. Il lui révélait la maladie incurable qui l'avait condamnée à cette issue dramatique. La seule envisageable pour lui. En précipitant sa fin, il en contrôlait les circonstances. Lui qui avait toujours voulu tout contrôler. Et ce faisant, il épargnait à sa tendre épouse, et à lui-même, la douleur superflue d'une pénible déchéance. Il préférait qu'elle conserve de lui l'image d'un homme dans la force de l'âge, en pleine possession de ses moyens. Pas celle d'un moribond pathétique s'accrochant encore à la vie contre tout espoir.

Evidemment bouleversée par la disparition de son mari, Julia, revenue précipitamment de Sologne, ne fut pourtant pas surprise de son suicide. Comme animé par un sinistre pressentiment, Edouard lui avait à plusieurs reprises affirmé que, le cas échéant, il ne laisserait pas la maladie décider à sa place de la date de sa mort. Sa première femme avait été emportée par une mal incurable, et il ne voudrait pas infliger à Julia l'épreuve qu'avait constitué pour lui sa longue agonie.

Les obsèques furent célébrés dans la plus stricte intimité. Sans fleurs ni couronnes, conformément aux souhaits du défunt. Et sans le secours de la religion. Edouard n'était pas croyant et, en choisissant de mettre volontairement fin à ses jours, il avait d'ailleurs bravé les préceptes de l'Eglise. Les enfants d'Edouard, se sachant déjà floués de leur héritage, n'assistèrent même pas à la cérémonie. Hormis Julia, seul le Docteur Baupin et quelques voisines désœuvrées accompagnèrent la dépouille d'Edouard jusqu'au Père Lachaise, où il fut incinéré. Edouard n'avait rien stipulé de précis sur ce point. C'est Julia qui opta pour cette solution, lui paraissant plus en accord avec l'idée qu'elle se faisait de son mari. De son vivant, il avait refusé de voir son corps se flétrir peu à peu. Pourquoi lui imposer cette déchéance après sa mort ?

A la sortie du cimetière, après qu'elle eut reçu les condoléances convenues des rares personnes présentes, le Docteur Baupin proposa à Julia de la raccompagner chez elle. Il

mesurait sa douleur, et préférait ne pas la laisser seule dans cette triste circonstance, sans même un proche à qui confier ce qu'elle ressentait. Elle accepta sans un mot, et monta dans la voiture en emportant avec elle les cendres du défunt. Pendant tout le trajet, du cimetière jusqu'au luxueux hôtel particulier qu'Edouard léguait à son épouse avec le reste de sa fortune, ils restèrent silencieux. Le Docteur Baupin gara la voiture dans la cour pavée, et soutint la jeune femme éplorée jusqu'à l'intérieur de la demeure bourgeoise.

A peine la porte refermée, cependant, la jeune veuve posa négligemment par terre l'urne contenant les cendres d'Edouard, arracha le voile noire qui cachait son visage coquettement maquillé, et enlaça tendrement le médecin qui avait condamné son mari. "J'ai cru que cela ne finirait jamais" lâcha-t-elle dans un soupir. "Tu crois vraiment qu'on ne risque plus rien ?". Baupin l'embrassa fougueusement avant de répondre. "Mieux vaut rester prudents pendant quelques mois encore. Mais il n'y a pas eu d'autopsie, puisque les causes de la mort ne faisaient aucun doute !". Il désigna l'urne avec un sourire sarcastique. "Même si une enquête était diligentée après coup, comment la police prouverait-elle qu'Edouard n'a jamais eu de tumeur au cerveau ?".

12 - DANGEREUSE LIAISON

"Je suis la maîtresse de votre mari...". Chantal considéra un instant la jolie blonde qui, en guise de présentations, venait de lui asséner ces mots tombant comme un couperet. Il lui fallut quelques secondes pour en saisir tout le sens.

La veille au soir, le mari de Chantal, Jérôme, Maître de Conférence à La Sorbonne, l'avait appelé une fois de plus en fin d'après-midi pour lui annoncer qu'il rentrerait tard. Il devait travailler en bibliothèque pour terminer enfin la rédaction de son prochain livre. Un ouvrage de référence sur Cholderlos de Laclos, l'auteur des Liaisons Dangereuses, que son éditeur lui réclamait depuis des mois. Mais peu après avoir raccroché, Chantal avait reçu un autre coup de fil, bien plus inhabituel. La jeune femme, qui disait s'appeler Sandra, lui avait seulement dit qu'elle devait la voir de toute urgence. Et qu'elle ne devait pas en parler à son mari. Sa voix était grave. Cela semblait important. Chantal, sans plus d'explications, avait accepté un rendez-vous dans un salon de thé, en face de Beaubourg.

Le lendemain matin, Jérôme partait pour trois jours à Rome, consulter des archives concernant les derniers jours de Laclos à Tarente, et rencontrer des collègues. Elle l'avait quitté sans rien lui dire de ce mystérieux coup de fil.

Bien sûr, à l'approche de leur vingt-cinquième anniversaire de mariage, le couple qu'elle formait avec Jérôme n'avait plus la fougue de la jeunesse. Mais Chantal, malgré un sinistre pressentiment, était loin de soupçonner ce que Sandra venait de lui apprendre. Certes, il y avait peut-être eu de la part de Jérôme, avec le difficile passage de la quarantaine, quelques accrocs dans le contrat. Mais elle n'en avait jamais rien su. Ou bien elle avait préféré l'ignorer. Et depuis, elle le pensait définitivement assagi. Cette fois, cependant, les quelques mots définitifs que venait de lâcher Sandra ne lui laissaient guère le choix.

Avec le recul, évidemment, le comportement de Jérôme au cours des derniers mois aurait dû l'alerter. Il rentrait de plus en plus tard. De plus en plus souvent. En prenant de moins en moins la peine d'inventer des excuses originales. Les longues soirées passées seul à la bibliothèque du Centre Georges Pompidou, où il était injoignable puisqu'il devait couper son portable, était un alibi commode pour couvrir une liaison. Quant à ce prétendu bouquin sur lequel Jérôme était supposé travailler, il pouvait en faire traîner la rédaction indéfiniment.

Mais alors pourquoi ce rendez-vous...? "Qu'est-ce que vous voulez ?" demanda Chantal d'une voix blanche. Sandra ne répondit pas tout de suite. Elle semblait hésiter. Peut-être regrettait-elle déjà sa démarche. Mais il était trop tard pour reculer. "Je suis enceinte" lâcha-t-elle enfin. Avant d'ajouter presque aussitôt, comme si cela rendait la chose moins grave, "Jérôme ne le sait pas".

Revenue de sa première surprise, Chantal comprenait de moins en moins. "Et c'est pour me donner la primeur de cette heureuse nouvelle que vous vouliez faire ma connaissance ?" tenta-t-elle d'ironiser, même si elle n'avait pas vraiment le cœur à rire. Sandra releva la tête et la fixa dans les yeux. A l'évidence, passée la première gêne, elle avait décidé de faire front. "Je veux garder l'enfant, mais je vous laisse le père". Le père... Ce mot, associé à Jérôme, sonnait douloureusement aux oreilles de Chantal. Ils n'avaient pas pu avoir d'enfants ensemble. Elle se savait stérile. Mais elle n'avait jamais senti que cela puisse constituer pour Jérôme une frustration. Pas au point, en tout cas, de vouloir refaire sa vie avec une autre. Aujourd'hui, elle ne savait plus très bien qui était son mari, ce qu'il pensait ou ce qu'il ressentait vraiment. Ne lui mentait-il pas depuis des mois ?

"Je sais que Jérôme vous quittera s'il apprend que je porte un enfant de lui. Il me l'a dit. Mais ce n'est pas ce que je souhaite. Je suis prête à le quitter, mais il me faut de l'argent...". La poitrine de Chantal se serra. Elle avait du mal à respirer. "Vous voulez que je vous paie pour récupérer mon mari ? C'est un chantage ?". Sandra la regarda avec un air embarrassé, et Chantal eu presque pitié d'elle. Elle n'avait pas vraiment le profil d'un maître chanteur. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt ans ? Peut-être même pas... "Je suis encore étudiante" continua-t-elle. "Je n'ai pas de revenus pour l'instant. Ma famille, je préfère ne pas en parler... Je ne veux pas briser votre couple. J'aime Jérôme mais... Contrairement à lui, je ne pense pas que ça puisse marcher très longtemps entre nous... Alors autant rompre tout de suite, avant qu'il n'apprenne que je suis enceinte. Car je suis décidée à garder cet enfant. Et pour ça, il me faut de quoi voir venir, jusqu'à la naissance du bébé. Après je trouverai du travail. Avec un peu d'argent devant moi, je pourrais repartir tout de suite à Lyon... au lieu d'aller retrouver Jérôme à Rome, comme prévu".

Chantal se sentait soudain très fatiguée. Elle avait envie d'en finir. "Combien ?" demanda-t-elle. "Dix mille" lâcha Sandra, avant de préciser. "Dix mille euros". Chantal sentait les larmes lui monter aux yeux, mais elle les retint, par fierté. Dix mille euros... Voilà donc à combien était estimé son couple à l'argus du mariage, avec vingt-cinq années au compteur. Chantal savait qu'elle devait prendre une décision, et que cette décision engagerait le restant de sa vie. Mais elle n'en pouvait plus. "Je vous retrouve après-demain ici" murmura-t-elle en se levant. Avant de partir, sans être vraiment sûre de ce qu'elle disait, elle ajouta dans un souffle : "Je vous donnerai l'argent".

Dans la rue, elle laissa éclater ses larmes.

Les deux jours qui suivirent furent pour elle un véritable calvaire. Plus l'heure de son rendez-vous approchait, moins elle savait ce qu'elle devait faire. Bien sûr, elle en voulait à Jérôme de l'avoir trahie. Elle l'aurait sûrement étranglé si seulement il avait été là. Mais il était à Rome, à attendre l'arrivée de sa maîtresse, qui ne viendrait pas. Après avoir retourné le problème dans sa tête pendant toute une nuit, elle prit sa décision et, le lendemain matin, elle se rendit à la banque pour retirer en liquide les dix mille euros déposés sur un compte en prévision du remplacement prochain de leur vieille auto. Elle ne savait pas encore quelle attitude elle adopterait à l'égard de Jérôme après que sa maîtresse l'aurait quitté pour le prix d'une voiture bas de gamme, mais elle était au moins sûre d'une chose. Si elle devait se séparer de son mari, avant de demander le divorce, elle se vengerait en lui montrant,

preuves à l'appui, à combien sa lolita évaluait l'amour qu'elle lui portait. Sans parler, bien sûr, de l'enfant qu'elle attendait, dont il ne serait jamais le père.

Alors qu'elle revenait de la banque avec la petite pochette contenant les cinquante billets de deux cents euros, elle entendit le téléphone sonner. Était-ce Sandra qui, ayant changé d'avis, l'appelait depuis Rome pour lui annoncer que, finalement, elle voulait faire sa vie avec le père de son enfant ?

L'appel venait bien de Rome. Mais c'était Jérôme. Il téléphonait de l'aéroport pour lui annoncer qu'il revenait finalement un jour plus tôt. Cela ne surprit pas vraiment Chantal. Puisque sa maîtresse lui avait fait faux bond, il n'avait plus aucune raison de rester là-bas. Cependant, l'idée même de le revoir dans cet appartement qu'ils avaient partagé pendant tant d'années lui paraissait insupportable. Suivant son instinct, elle lui proposa de la rejoindre au salon de thé où elle avait rendez-vous avec Sandra. Feignant un ton enjoué, elle annonça à Jérôme qu'elle avait une surprise pour lui. Renfrogné, Jérôme accepta devant son insistance. Mais il ne semblait pas être d'humeur à apprécier les surprises...

Quelques heures plus tard, Chantal rejoignait Sandra en face de Beaubourg. La jeune fille l'attendait déjà. Elle paraissait nerveuse. Et cette fois, Chantal, résignée, se sentait plus calme. Ce soir, sa vie serait brisée. Mais pour l'instant, elle tenait sa revanche. Il lui fallait seulement retenir Sandra jusqu'à l'arrivée de Jérôme, qui ne devait plus tarder.

"J'ai l'argent" dit-elle. "Mais j'exige des garanties. Je ne veux pas que mon mari puisse me reprocher d'avoir organisé moi-même cette sinistre transaction. Qu'il pense que c'est moi qui ait eu l'idée de vous payer pour que vous le quittiez...". C'était au tour de Sandra d'être sur la défensive. "Qu'est-ce que vous voulez ?". Chantal la fixa droit dans les yeux, savourant la détresse qu'elle pouvait lire dans son regard. "Une lettre. Une lettre de votre main, expliquant les raisons et les circonstances de votre départ. Que mon mari sache exactement à quoi s'en tenir.". Chantal poussa vers la jeune fille la feuille blanche et le crayon qu'elle avait préparés. Sandra parut hésiter. Puis elle se décida. Pendant qu'elle griffonnait à regret quelques lignes, Chantal aperçut son mari entrer dans le salon de thé et la chercher du regard. Jérôme aperçut enfin la table où était installée sa femme, tandis que Sandra, de dos, signait rageusement la lettre qu'elle venait de rédiger. Le timing était parfait. Chantal prit la feuille et tendit à Sandra la pochette contenant les dix mille euros. La jeune fille s'en saisit, la fourra dans son sac, et se leva pour partir au moment même où Jérôme avançait vers la table. Quand Sandra reconnut Jérôme, elle paniqua. Elle lança un regard furieux vers Chantal, comprenant qu'elle l'avait trahie et, sans un mot pour elle et sans un regard vers Jérôme, se précipita vers la porte.

Jérôme jeta un coup d'œil surpris vers la jeune fille qui venait de le bousculer en partant de manière si précipitée. Il paraissait de mauvaise humeur. "C'est qui cette folle ?" demanda-t-il à Chantal en guise de bonjour. Le visage de Chantal se figea et elle ne parvint pas à articuler un mot. D'ailleurs, visiblement préoccupé par des soucis plus importantes, Jérôme ne semblait pas attendre de réponse. "J'ai eu un de ces mal à trouver un taxi... Tout va de travers, en ce moment. En arrivant à Rome, je me suis rendu compte que j'avais perdu mon agenda et mon répertoire. Je les ai sûrement oubliés à la bibliothèque... Du coup, je n'avais l'adresse d'aucun des interlocuteurs que je devais voir à Rome. C'est pour ça que je suis rentré plus tôt...".

Après s'être débarrassé de ses bagages, avoir ôté son imperméable et s'être installé à la table, Jérôme leva enfin les yeux vers sa femme. "Et toi ? C'est quoi, cette bonne nouvelle que tu voulais m'annoncer ? Tu as acheté la nouvelle voiture, et tu me ramènes à la maison avec c'est ça ?".

Comme pétrifiée, Chantal ne répondit pas. Le regard dans le vague, elle fixait la porte du salon de thé, par laquelle venait de disparaître l'inconnue. Avec leurs dix mille euros en liquide...

13 - LE GROS LOT

"C'est elle ou moi!" lança rageusement Caroline à son mari. Depuis quelques temps déjà, la jeune femme ne supportait plus la présence sous son toit de Marguerite, la mère de Fabien. La vieille dame avait emménagé provisoirement chez son fils et sa belle-fille à la mort de son époux. Impossible pour elle, désormais, de gravir seule, avec un sac de courses, les cinq étages du petit immeuble sans ascenseur dans lequel elle avait, pendant plus de trente ans, coulé des jours heureux.

Il avait d'abord été prévu de reloger la mère de Fabien dans un appartement plus fonctionnel. Mais le modeste produit de la vente du deux pièces avait tout juste couvert les frais médicaux mal remboursés entraînés par la longue hospitalisation du défunt mari de Marguerite. Et puis l'état de santé de la vieille dame s'était vite dégradé. Elle ne pouvait plus vivre de manière indépendante. Et le provisoire avait pris des allures de définitif...

Jusqu'à ce matin-là où, excédée, Caroline avait posé à Julien cet ultimatum. "Ou bien tu mets ta mère dans une maison de retraite, ou bien c'est moi qui m'en vais". Julien comprenait la révolte de sa femme. Leurs enfants, déjà grands, avaient quitté le nid familial. Mais Caroline était encore jeune. A présent, elle avait envie de sortir. De voyager. De profiter un peu de la vie, dans la mesure de leurs modestes moyens, bien sûr. Or, depuis que la mère de Julien s'était installée chez eux, la vie du couple était complètement bouleversée. Ne pouvant se permettre d'employer quelqu'un à demeure pour s'occuper de Marguerite, Julien et Caroline étaient astreints à se relayer pour ne pas la laisser seule trop longtemps. Finis les projets de vacances à la mer. Terminées les sorties improvisées au cinéma. Adieu les dîners en tête-à-tête. Même à la maison... "Je lui parlerai ce soir, c'est promis", dit Julien résigné avant d'enfiler son imperméable pour partir au travail.

Marguerite, de son côté, essayait de se faire la plus discrète possible. Mais elle se rendait bien compte que son intrusion dans l'intimité du couple était difficile à supporter pour sa belle-fille. Elle tenta donc de faire bonne figure lorsque Julien, mal à l'aise, aborda avec elle, le soir même, la possibilité de la placer dans une maison de retraite. Vu le faible montant de la pension que percevait sa mère, il ne pouvait pas lui promettre une résidence de grand luxe. Mais il ferait de son mieux pour trouver quelque chose de bien... Le cœur déjà fragile de Marguerite se serra. Pourtant, elle ne laissa rien paraître de son désarroi. "Ne t'inquiète pas, Julien. Je comprends très bien. Je ne peux pas continuer à être une charge pour vous plus longtemps. Dès que tu auras trouvé, je partirai."

Julien s'apprêtait à quitter la pièce lorsque sa mère l'interpella une dernière fois. "Tu n'as pas oublié ma grille de loto ?" demanda-t-elle d'une voix douce. "Non, rassure-toi" répondit Julien en lui tendant le reçu. "Tu joues toujours ton numéro de Sécurité Sociale?" ajouta-t-il avec un sourire amusé. "Toujours!" dit la vieille dame. "Avec ce numéro-là, je suis sûre de gagner le gros lot un jour ou l'autre..."

Une fois la porte refermée, Marguerite laissa libre cours à son désespoir. Evidemment, ils viendraient la voir, là-bas... Mais pour elle, cet exil serait le début de la fin. Son horizon était déjà pratiquement réduit aux quatre murs de sa chambre, d'où elle évitait de sortir pour ne pas trop déranger. Le seul plaisir qui lui restait, c'était la grille de loto qu'elle demandait à son fils de lui valider deux fois par semaine. Elle soupira en pensant au ticket que venait de lui

remettre son fils. Ah, si seulement elle décrochait le gros lot! Alors, elle ne serait plus une charge pour personne. Bien sûr, à son âge, elle n'espérait pas pour autant commencer une nouvelle vie. Mais elle aurait au moins la satisfaction de partir en laissant à son fils autre chose que des tracas...

C'est Caroline qui, le lendemain matin, découvrit le corps sans vie de Marguerite, affalée dans son fauteuil devant la télévision encore allumée. Le médecin conclut à une crise cardiaque. Rien d'étonnant pour une dame de cet âge. Mais Julien ne pouvait s'empêcher de culpabiliser. Sa discussion de la veille avec sa mère n'avait-elle pas précipité sa fin? Caroline s'efforça de rassurer son mari. "Marguerite avait déjà eu quelques alertes. Et après tout, n'était-ce pas la meilleure solution... Elle est partie paisiblement, en regardant la télé. Elle n'a probablement pas souffert".

On enterra Marguerite quelques jours plus tard. Julien eu un pincement au cœur en disant un ultime adieu à sa mère avant qu'on referme le cercueil. Elle portait la même robe que lorsqu'il l'avait vue vivante pour la dernière fois...

Quelques jours plus tard, en ouvrant le journal local, Caroline aperçut en première page un article qui attira son attention. "Le ticket gagnant de la super-cagnote du loto a été validé dans un petit village du Val de Marne. L'heureux élu ne s'est pas encore manifesté". Caroline tendit le journal à son mari. "Regarde, c'est chez nous!" s'exclama-t-elle très excitée. "Et si c'était ta mère?". "Marguerite?" s'exclama Julien incrédule. "Elle, elle a une bonne raison de ne pas se manifester..." répliqua Caroline. Julien prit le journal et jeta un coup d'œil à la combinaison gagnante. "C'est facile à vérifier" déclara-t-il. "Elle jouait toujours son numéro de Sécurité Sociale".

Julien prit le journal et monta jusqu'à la chambre de Marguerite, dont les papiers n'avaient pas encore été rangés. Il ne tarda pas à tomber sur une feuille de soin et compara les numéros.

Quelques secondes plus tard, il redescendait les escaliers quatre à quatre. "C'est elle!" s'écria-t-il. "Elle a gagné !". Caroline n'en croyait pas ses oreilles. "C'est peut-être même ça qui l'a tuée" reprit Julien. Caroline lui lança un regard interrogateur. "La télé!" expliqua Julien. "C'est sans doute en regardant les résultats du loto qu'elle a eu une attaque!".

Restait à retrouver le reçu que Julien avait remis à sa mère quelques jours plus tôt. Le couple fouilla la chambre de Marguerite, puis toute la maison de fond en comble. Le billet gagnant restait introuvable...

Caroline finit par interroger son mari. "Essaie de te souvenir... Lorsque tu lui as donné le ticket, qu'est-ce qu'elle en a fait ?". Julien fit un effort de mémoire pour reconstituer la scène. "Eh bien... Je lui ai tendu le reçu, comme d'habitude, et... elle l'a fourré machinalement dans la poche de sa robe". "Sa robe? Quelle robe?" s'exclama Caroline impatientement. "La bleue!" lâcha Julien d'une voix atone. "Sa dernière robe encore à peu près mettable" ajouta-t-il en comprenant soudain où se trouvait le billet gagnant de la super-cagnote du loto. Le visage de caroline se décomposa. "Celle avec laquelle on l'a enterrée..." conclut-elle anéantie.

14 - ARRÊTÉ D'EXPULSION

Simon en a gros sur le cœur. Demain, il doit être exproprié du joli pavillon avec jardin dans lequel il espérait finir ses jours. La mairie veut libérer le site pour y installer... une décharge municipale. Il existe bien un projet concurrent : la construction, à l'autre bout de la commune, d'une usine de cogénération. Brûler les déchets pour produire l'eau chaude nécessaire au chauffage urbain, et alimenter la ville en électricité, c'est plus écologique. Mais cela nécessite

hélas, au départ, un investissement plus important. Un investissement que le maire n'est pas prêt à consentir aujourd'hui...

Jusqu'au dernier moment, Simon a essayé tous les recours pour tenter d'éviter cette expulsion. Mais que peut un vieil homme seul face à une administration omnipotente, s'abritant derrière les lois qu'elle a elle-même édictées ? Pourtant, Simon n'arrive pas à se résoudre à partir. Depuis sa fenêtre, dans le jardin, il aperçoit la frêle silhouette de Caroline, qui fait sa petite promenade quotidienne. C'est une vieille dame, elle aussi. Quel âge a-t-elle, au juste ? Quatre-vingts dix ans ? Quatre-vingt-quinze ? Elle est peut-être même centenaire...

Lorsque Simon a hérité de cette maison, il y a une vingtaine d'années, Caroline l'habitait déjà. Elle faisait partie des meubles, en quelque sorte, et les parents de Simon, avant de mourir, lui ont fait promettre de ne pas la mettre à la rue. Au départ, bien sûr, en vieux célibataire, il n'était pas très enthousiasmé par cette cohabitation. Et puis, peu à peu, il s'est habitué à la présence discrète de Caroline. Vingt ans de vie commune, de joies et de peines partagées, ça crée des liens ! Et maintenant, elle aussi devrait quitter cette maison ? Son plus sûr refuge à l'abri de la menace des hommes et de cette civilisation moderne dont elle ne connaît rien ? Elle ne s'en remettrait pas. Pas à son âge...

Étreint par l'émotion, Simon est allé rejoindre Caroline dans le jardin. Contre tout espoir, il cherche encore une solution. Il lui suffirait de pouvoir retarder l'expulsion de quelques jours ! Dans une semaine, on sera en hiver, et il ne serait plus expulsable avant le printemps. D'ici là, il est certain que les gens de la mairie préféreraient choisir le projet concurrent. Des élections se profilent, et ils sont pressés d'en finir, car les écologistes commencent à se mobiliser contre l'installation d'une décharge aux portes de la commune...

Simon vient de surprendre le regard en coin de Caroline. Même si elle ne dit rien, ses yeux semblent le supplier de faire quelque chose pour empêcher cette catastrophe annoncée. Il la regarde à son tour, les larmes aux yeux. Visiblement, sa fidèle compagne aimerait lui être d'un secours quelconque. Mais comment cette pauvre vieille Caroline, si chétive et ridée, pourrait-elle l'aider à arrêter les gendarmes qui, dès demain matin, viendront les expulser manu militari de leur maison ?

Simon ne peut s'empêcher de sourire en imaginant cette confrontation puis, soudain, son visage se fige. En regardant Caroline, une idée saugrenue vient de lui traverser l'esprit. Non, ce serait trop beau ! Mais cela mérite pour le moins d'être vérifié...

Plantant là sa vieille amie, sans plus d'explication, Simon se précipite dans son bureau pour allumer son ordinateur et se connecter à Internet. La page d'accueil du moteur de recherche met un temps infini à s'afficher. Décidément, il faudrait vraiment qu'il s'offre le haut débit pour Noël... Fiévreusement, Simon tape quelques mots clefs et attend à nouveau que les résultats de sa recherche apparaissent sur l'écran. 3.827 réponses ! Au moins, la littérature sur le sujet est abondante ! Mais il va falloir prendre le temps de trier, d'explorer tous les liens pour parvenir à trouver l'information qu'il cherche, et confirmer ainsi la validité de son plan d'attaque...

Au petit matin, c'est le soleil qui, pointant à travers les persiennes, réveille Simon assoupi sur son clavier. Il a passé la nuit entière à surfer sur le Web. Qu'importe ! Cela en valait la peine !

Caroline, elle, dort encore, mais la cloche de la porte du jardin la tire à son tour du sommeil. Écartant les rideaux, Simon jette un regard par la fenêtre et aperçoit, derrière les deux kèpis, trois camionnettes bleues. La gendarmerie s'est déplacée en force ! Craignent-ils que Simon et Caroline se soient préparés à un siège pour éviter cette expulsion ? A moins

que les camionnettes ne soient tout simplement destinées à embarquer les meubles de la maison, avec ses occupants...

Quoi qu'il en soit, c'est avec un air pacifique mais d'un pas assuré que Simon s'avance vers les gendarmes pour les recevoir. De son train de sénateur, Caroline lui emboîte le pas courageusement, pour le soutenir.

"Messieurs les représentants de la force publique, l'administration ne saurait violer un règlement qu'elle a elle-même édicté" assène Simon aux gendarmes. "Ma compagne Caroline, ici présente, fait l'objet d'une protection très stricte. La loi stipule expressément qu'on ne saurait la chasser de chez elle sans une autorisation écrite spécifique". Simon tend aux gendarmes ébahis le texte de loi qu'il a découvert sur Internet, et fraîchement imprimé. "Une autorisation qui prendra pour le moins quelques semaines à obtenir" poursuit-il. "Si vous l'obtenez..."

Examinant tour à tour le texte de loi et Caroline, qui les observent d'un air hautain, les gendarmes se concertent à voix basse, visiblement très embarrassés. "Eh, oui, c'est étrange, mais c'est comme ça" conclut Simon triomphant, sachant qu'il a gagné la partie. "Dans ce pays, il est plus facile d'expulser de sa maison un vieil homme... qu'une tortue faisant partie d'une espèce protégée !".

15 - KIDNAPPING

En ouvrant la porte de chez elle, de retour d'une dure journée de travail, Laurence fut surprise de ne pas voir Léa, sa fille, courir vers elle pour l'accueillir, comme à son habitude. Peut-être avait-elle traîné un peu sur le chemin de l'école... C'est en revenant vers l'entrée qu'elle vit le mot qu'on avait glissé sous la porte. Elle le ramassa et le parcourut fiévreusement : "Si vous voulez revoir votre fille vivante, rendez-vous ce soir à la Renardière avec votre mari, et 300.000 euros. Je vous conseille de ne pas prévenir la police". Laurence sentit son sang se glacer dans ses veines.

En arrivant à la villa située dans les environs de Senlis, Laurence fut d'abord frappée par l'état d'abandon du parc. Puis elle remarqua le panneau "A vendre", symbolisant l'échec de son mariage avec Vincent. Elle sut, en apercevant la lumière du vestibule, que son mari était déjà là. Elle ne l'avait plus revu depuis ce fameux soir où elle avait découvert qu'il la trompait avec son assistante. Quelques heures plus tôt, elle avait dû faire un effort pour composer le numéro du cabinet d'ophtalmologie. A présent, par delà l'angoisse qui la tenaillait depuis la disparition de sa fille, elle éprouvait une immense appréhension à l'idée de revoir l'homme qu'elle avait aimé.

Lorsqu'elle pénétra dans le salon, elle aperçut Vincent, de dos, parlant au téléphone. Il raccrocha au moment où elle entra dans la pièce, et se tourna vers elle. Il n'avait pas vraiment changé, mais semblait fatigué. "Etais-ce sa maîtresse qui l'épuisait à ce point ?" "Tu as l'argent ?" demanda-t-elle pour rompre le silence. "Oui, ne t'inquiète pas". Ne pas s'inquiéter ! Il en avait de bonnes. On avait kidnappé leur fille, et c'est tout ce qu'il trouvait à dire ?

Laurence s'efforça de recouvrer son sang froid. "Le ravisseur a appris que nous venions de vendre la villa, et il en aura profité pour exiger une rançon" lâcha-t-elle. Vincent, mal à l'aise, ne répondait rien. Elle poursuivit ses réflexions. "Mais pourquoi nous avoir donné rendez-vous ici ? La maison est vendue, tu ne devrais plus avoir les clés...". Un doute surgit dans l'esprit de Laurence. "Comment es-tu entré ?". Vincent sortit de sa réserve. "J'avais gardé un

double ! De quoi me soupçonnes-tu encore ?". Elle soupira. "Il y a bien des choses dont je ne te croyais pas capable...".

Leur aimable conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone. Vincent décrocha, écouta quelques instants en silence, puis raccrocha. "C'était le ravisseur" déclara-t-il. "Il veut s'assurer que la police n'est pas dans le coin avant de se manifester. Il nous recontactera". Laurence sentit l'air lui manquer. "Ne me dis pas que nous allons passer la nuit ici !".

Ce fut pourtant ce qui arriva. L'attente était insupportable. Heureusement qu'ils n'avaient pas prévenu la police, car le ravisseur semblait sur ses gardes. D'après Vincent, sa voix, au téléphone, était masquée. Comme s'il parlait à travers un foulard. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. "Je t'ai renvoyé les papiers du divorce" lâcha Vincent. "Je sais", répondit-elle laconique. "Tu les as signés ?" poursuivit-il sur un ton détaché. "Pas encore" lâcha-t-elle la gorge serrée. "Tu es tellement pressé de te remarier avec ton assistante ?". Il la regarda d'un drôle d'air. "Je ne vois plus Mélanie... Mais toi ? Tu as sûrement trouvé quelqu'un pour te tenir compagnie...". Elle n'était pas mécontente de constater la jalousie de Vincent, et décida de ne pas le détromper. "Tu te crois irremplaçable ?".

Ayant fait le tour des amabilités que peut échanger un couple en instance de divorce, ils finirent par se taire et Laurence, épuisée par toutes ces émotions, ne tarda pas à s'assoupir dans son fauteuil. Quelques heures plus tard, un bruit strident la tira d'un horrible cauchemar. Le ravisseur avait pris les traits de Mélanie. Non contente de lui avoir volé son mari, cette garce voulait lui arracher sa fille, qui se débattait en poussant des cris suraigus.

Revenant à la réalité, Laurence se rendit compte qu'il s'agissait de la sonnerie du téléphone. Vincent venait de raccrocher le combiné. "C'était lui" annonça-t-il d'une voix grave. "Il veut que nous déposions l'argent sur la margelle du puits, au fond du parc". Laurence se leva d'un bond. "Faisons ce qu'il demande. Qu'il aille au diable avec son argent, et qu'il nous rende notre fille !". Vincent acquiesça sans un mot, et sortit de sous le canapé une mallette que Laurence n'avait pas encore vue jusque là. "Je vais y aller seul, c'est plus prudent" dit-il d'une voix étrangement calme. Comme Vincent se dirigeait vers la porte, Laurence fut à nouveau prise d'un doute. Quelque chose clochait dans toute cette histoire. Elle se dirigea vers Vincent, lui arracha la mallette et l'ouvrit. Elle était vide !

"C'était donc ça !" s'exclama Laurence hors d'elle. Tu as fait enlever ta propre fille pour récupérer la moitié de l'argent qui me revenait sur la vente de la maison...". Vincent baissa les yeux, visiblement abattu, et sortit de sa poche un revolver. Laurence eut un mouvement de recul. "Non, Laurence. La vérité, c'est que j'ai annulé au dernier moment la vente de La Renardière. Je n'ai pas pu me résoudre à céder à un inconnu cette maison où nous avons été si heureux tous les trois. J'espérais encore que tu ne signerais pas les papiers du divorce... Si je t'ai menti au sujet de l'argent, c'était pour ne pas t'affoler. Je n'ai pas la somme que réclame le ravisseur". Vincent brandit le pistolet. "La seule solution, la voilà...". Quelque chose, dans la voix de Vincent, acheva de convaincre Laurence qu'il ne mentait pas. Elle alla vers lui et ils s'étreignirent longuement. "Pardonne-moi" dit-elle. "C'est à toi de me pardonner" répondit-il. "Mais maintenant, il faut sauver notre fille. "Je viens avec toi" lâcha-t-elle sur un ton sans appel.

Quelques minutes plus tard, Vincent et Laurence approchaient du lieu où ils devaient déposer la rançon. Le jour se levait à peine, et le brouillard était encore épais. A quelques mètres du puits, ils aperçurent une forme humaine. Vincent eut bien l'idée de tirer au jugé en direction du ravisseur. Mais Laurence l'en dissuada. En agissant ainsi, il perdait tout espoir de revoir leur enfant. Ils firent encore quelques pas en se serrant un peu plus fort par la main. Les événements dramatiques auxquels ils avaient dû faire face ensemble depuis la veille

avaient fini par les rapprocher. C'est alors qu'ils distinguèrent les traits de la frêle silhouette qui les attendait. Ceux de leur fille Léa... "C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour que nous soyons à nouveau réunis" confessa-t-elle avec un sourire embarrassé.

16 - LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE ROUGE

Au cours de ma carrière, j'en avais pourtant vu de toutes les couleurs. Mais cette affaire apparemment banale m'obsédait. J'étais devant un puzzle dont une seule pièce me manquait encore pour parachever le portrait du coupable.

Tout avait commencé lorsqu'on m'avait appelé pour enquêter sur un vol de bijoux, perpétré dans un hôtel de luxe de l'île Saint-Louis, à Paris. La chambre d'une riche cliente avait été visitée pendant la journée, et on lui avait dérobé un collier de perles estimé à plusieurs dizaines de milliers d'euros. À l'évidence, le voleur faisait partie du personnel de l'hôtel, ou de sa clientèle. En effet, il était peu probable qu'un inconnu ait pu s'introduire dans l'enceinte du palace sans être immédiatement repéré. La serrure de la porte de la chambre, par ailleurs, n'avait pas été forcée.

Je commençais par interroger le réceptionniste, témoin essentiel dans cette affaire de larcin, pour ne pas dire suspect numéro un dans la mesure où, gardien de toutes les clefs des chambres, il aurait parfaitement pu pénétrer dans l'une d'elles pour se servir. En outre, il était bien placé pour être au courant des allées et venues des clients, et aurait donc pu agir sans crainte d'être dérangé. L'homme me donna sa version des faits. "Lorsqu'un client quitte momentanément l'hôtel, il laisse sa clef à la réception" m'expliqua-t-il. "Je l'accroche ensuite immédiatement au tableau."

J'observais avec curiosité le tableau arc-en-ciel situé derrière le réceptionniste. Prévenant ma question, ce dernier m'en donna l'explication. "Chaque chambre de cet hôtel porte le nom d'une couleur. Il y a la chambre bleue, la chambre jaune, la chambre rose... La clef de chaque chambre est identifiée par un porte-clef de la couleur correspondante. Et chaque porte-clef trouve naturellement sa place sur ce tableau multicolore. C'est dans la chambre rouge que le vol a eu lieu." Je hochai la tête d'un air dubitatif. "Vous paraît-il possible qu'un autre client de l'hôtel ait pu... emprunter cette clef à votre insu, et la remettre à sa place après avoir commis son forfait ?". L'homme hésita avant de me répondre. "Pour la tranquillité de nos hôtes, j'aimerais vous répondre que non. Mais l'honnêteté m'oblige à vous avouer que ce n'est pas à exclure. Il peut m'arriver de m'absenter quelques instants de la réception pour régler un problème quelconque...". L'homme semblait ne pas avoir encore tout dit. Je l'encourageai donc à poursuivre. "Et l'après-midi où le vol a eu lieu, vous n'avez rien noté de particulier ?". Il hésita à nouveau avant de lâcher : "Vers seize heures, j'ai quitté la réception à peine une minute pour fumer une cigarette dehors. Puis une autre fois vers dix-sept heures pour passer aux toilettes... Je n'ai rien vu la première fois. Mais la deuxième, lorsque je suis revenu, j'ai remarqué que la clef de la chambre rouge était accrochée à la place de celle de la chambre rose. Je n'y ai pas prêté attention sur le coup, même si je ne commets jamais moi-même ce genre d'erreur. Je l'ai remise à sa place, c'est tout. Mais après ce qui s'est passé... Oui, il est possible que quelqu'un ait emprunté la clef de la chambre rouge dans ce laps de temps..."

Le vol ayant eu lieu en milieu d'après-midi, cela mettait les femmes de ménage hors de cause, puisqu'elles n'avaient accès aux chambres que jusqu'à quatorze heures. Restait donc à interroger les clients de l'hôtel. En commençant par la locataire de la chambre rouge elle-même. Cette riche veuve ne se fit guère prier pour me donner tous les détails de sa

mésaventure. Elle déclara avoir quitté l'hôtel vers quatorze heures trente pour se rendre chez une amie à Neuilly. Elle était alors certaine que son collier se trouvait encore dans son tiroir, puisqu'elle avait hésité à le mettre pour sortir avant d'y renoncer. Je lui fis remarquer qu'il avait été bien imprudent de sa part de ne pas avoir placé un bijou de cette valeur dans le coffre de l'hôtel. Elle en convint, un peu embarrassée. Même si visiblement, l'étendue de sa fortune lui permettait de ne pas faire un drame de la disparition de ce précieux collier, que son assureur lui rembourserait peut-être malgré tout, en dépit de sa négligence.

Il ne me restait plus à présent qu'à interroger tous les autres pensionnaires de l'hôtel, que je reçus un à un dans le confortable salon de cet établissement très sélect. Pour ne pas heurter sa clientèle huppée, le directeur du palace m'avait expressément demandé d'éviter à ses clients l'humiliation d'une convocation inutile au commissariat. À moins, bien sûr, de soupçons très fondés concernant l'un d'entre eux.

Je n'avais plus qu'une dizaine de personnes à voir, et un épais mystère entourait toujours cette affaire. C'est alors que je trouvai enfin la pièce qui me manquait pour compléter le puzzle. En effet, dès que cet homme plutôt élégant s'assit en face de moi dans le profond canapé du lounge, je fus presque certain de tenir le coupable. Quelques questions me suffirent pour confirmer mes doutes, et me convaincre de la nécessité d'emmener immédiatement l'homme au commissariat pour un interrogatoire plus poussé.

Bien m'en pris, car des renseignements plus approfondis sur l'identité du suspect, doublés d'une garde à vue de vingt-quatre heures, me permirent d'obtenir facilement ses aveux.

"Comment avez-vous deviné que c'était moi ?" s'étonna l'escroc. Magnanime, je décidai de satisfaire sa curiosité. "Sur le tableau de la réception, le voleur avait remis la clef de la chambre rouge à la place de celle de la chambre rose. Parce qu'il était pressé, peut-être... Mais peut-être aussi parce qu'il était daltonien !". L'homme écarquilla les yeux. "Mais alors, comment avez-vous su que j'étais daltonien ?". Je ne pus m'empêcher de sourire. "Dès que vous vous êtes assis en face de moi dans le canapé de l'hôtel... et que j'ai aperçu vos chaussettes. Elles ne sont pas de la même couleur !".

17 - LE POT AUX ROSES

Jean et André habitaient, depuis toujours, deux appartements aux balcons mitoyens, situés au sixième et dernier étage d'un immeuble bien tenu d'une banlieue ouvrière du nord de la France. Bien qu'ils aient travaillé tous deux leur vie durant dans la même filature, ils n'avaient jamais vraiment sympathisé. Et leurs relations n'étaient guère plus chaleureuses depuis le départ à la retraite de Jean, quelques années auparavant.

Pour tromper l'ennui, Jean passait plusieurs heures par jour sur son balcon, à prendre soin du rosier que ses collègues lui avait offert lors de son pot d'adieux, à la filature. Il l'arrosait, le taillait, lui prodiguait engrais et insecticide, lui vaporisait de l'eau pour le rafraîchir quand il faisait trop chaud... Et lorsque le rosier, décidément, ne manquait plus de rien, il arrivait même à Jean de lui parler.

Hélas, le résultat de cette attention de tous les instants n'était pas à la hauteur des légitimes espérances de ce paisible retraité. Le rosier restait petit et chétif. Il ne donnait en été qu'une ou deux roses grisâtres, bien vite fanées. Et son propriétaire avait même craint, l'année précédente, qu'il ne passe pas l'hiver. Jean ne savait plus quoi faire pour redonner le goût de vivre à son rosier déprimé, et cette préoccupation, dans le vide de sa pauvre existence oisive, prenait des proportions extravagantes. À tel point que la femme de Jean, ignorant l'origine du mal qui rongait son époux, craignait pour sa santé.

C'est dans ce contexte morose qu'un beau matin, Jean eut la surprise d'apercevoir, sur le balcon d'à côté, un rosier en pot tout à fait similaire au sien. Il comprit bientôt la signification de cet événement inattendu. À l'évidence, les collègues de la filature, manquant singulièrement d'imagination, avaient offert à André, comme à Jean, le même cadeau de départ à la retraite. Jean, cependant, accueillit l'arrivée de ce rosier concurrent comme une sorte de provocation. Il redoubla donc de soin pour sa propre plante. Pas question que ce rosier nouveau venu ne supplante le sien en taille et en vigueur !

Se rendant compte qu'André, contrairement à lui, négligeait sa fleur, Jean se rassura un peu. Il continua toutefois d'observer discrètement ce qui se passait sur le balcon voisin. Chaque soir, juste avant le dîner, André mettait le nez dehors pendant quelques minutes. Il versait trois gouttes d'un mystérieux liquide dans un verre d'eau, qu'il vidait ensuite dans le pot de son rosier. Puis il rentrait invariablement dans son appartement, pour ne plus réparaître que le lendemain à la même heure.

Ce comportement intriguait évidemment Jean. D'autant que bientôt le rosier d'André, au lieu de dépérir, comme on aurait pu s'y attendre en raison de ce manque de soin, se mit rapidement à s'épanouir. Quelques semaines plus tard, il dépassait déjà celui de Jean en taille et en beauté. Avant d'atteindre l'été suivant une splendeur fantastique. Jean en était malade de jalousie. Il redoubla d'efforts, consulta des livres de jardinage, testa les engrais les plus performants. En vain. Son rosier végétait, tandis que celui du voisin explosait littéralement en un bouquet de roses d'une magnificence presque inquiétante.

Jean ne savait plus quoi faire pour reprendre la main quand un soir, il remarqua qu'André, avant de rentrer dîner, avait oublié près de son rosier le mystérieux flacon. Mourant de curiosité, Jean s'apprêtait déjà à escalader au péril de sa vie la rambarde qui le séparait du balcon voisin. Il lui fallait à tout prix connaître le nom de cet élixir magique ! Jean fut coupé dans son élan par l'épouse d'André, qui venait de surgir dehors. Elle saisit le flacon avant d'observer, intriguée elle aussi, la trace d'humidité laissée dans la terre du pot. Visiblement contrariée, elle rentra ensuite aussitôt dans l'appartement, en emportant bien sûr le flacon avec elle.

Le lendemain midi, alors qu'il revenait d'un magasin spécialisé où il était allé une nouvelle fois en quête de l'engrais miracle, dont le flacon ressemblerait à celui du voisin, Jean aperçut un faire-part posé sur la table de l'entrée. Sa femme lui annonça que le voisin était mort en tombant de son balcon. Accident ou suicide ? La femme de Jean, à demi-mot, penchait plutôt pour cette seconde hypothèse. Ça devait arriver, commenta-t-elle. Depuis son départ en retraite, André était dépressif. Son médecin lui avait prescrit un psychotonique, qu'il devait prendre chaque jour avant le dîner. Mais la femme d'André avait découvert la veille qu'au lieu de prendre ses gouttes, son mari les jetait dans un pot de fleur...

Le soir, mélancolique, Jean constata que le rosier du voisin avait disparu. Faible consolation. Car le sien restait toujours aussi moribond. D'ailleurs, le rosier du voisin n'allait pas tarder à ressurgir. C'est en assistant à l'enterrement d'André, quelques jours plus tard, que Jean l'aperçut, au sommet de sa gloire, trônant sur la tombe du défunt. Le rosier semblait le narguer...

Le lendemain de l'enterrement, la femme de Jean remarqua que son mari ne paraissait pas très en forme. Elle s'inquiéta de sa santé, et il lui annonça qu'il allait prendre rendez-vous chez le docteur.

Quelques jours plus tard, après une consultation chez ce même médecin qui avait déjà soigné son voisin, Jean sortait de la pharmacie du quartier avec sur les lèvres un étrange sourire. Il tenait à la main le précieux flacon...

Jean-Pierre Martinez est scénariste pour la télévision et auteur de théâtre. Il a écrit une trentaine de comédies régulièrement montées en France et à l'étranger. Il est aussi auteur de romans, de nouvelles et de poésies.

Toutes les textes de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur son propre site :

www.comediatheque.com

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*

Paris - Novembre 2011

© La Comédi@thèque - ISBN 979-10-90908-29-1
Ouvrage téléchargeable gratuitement.